

ÉTIENNE DUPONT



M^{gr} DUCHESNE

chez lui,

EN BRETAGNE

1843-1922



LIBRAIRIE MODERNE

2, Place du Palais

RENNES

1923

FB
322
DUC

87043

ÉTIENNE DUPONT

—♦—

Monseigneur DUCHESNE

CHEZ LUI,

EN BRETAGNE

1843 - 1922



LIBRAIRIE MODERNE

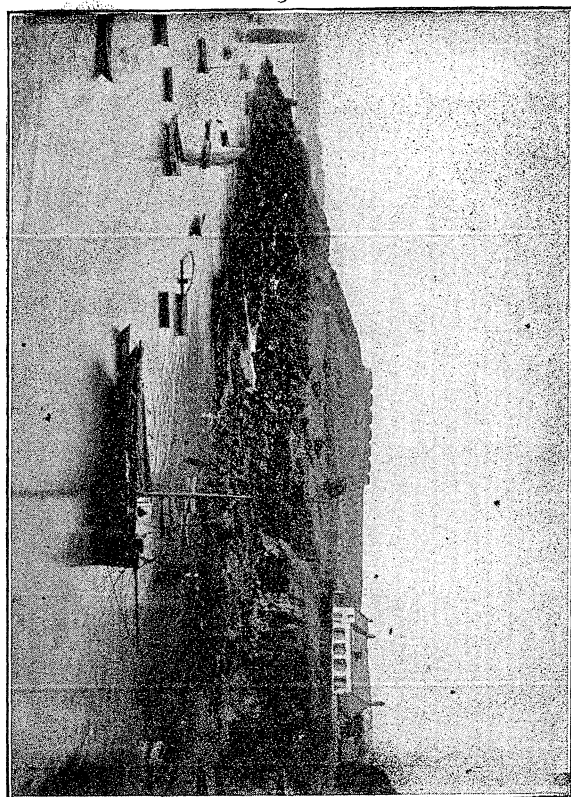
2, Place du Palais

RENNES

—
1923



LA MAISON DE Mgr DUCHESNE
A LA CITÉ SAINT-SERVAN (LE PORT ST-PÈRE)



Église catholique
en Finistère

Document numérisé en 2019

Mgr Duchesne

chez lui, en Bretagne

L'amitié que Monseigneur Duchesne voulait bien me témoigner, de son vivant, me permet, un an après la mort de ce grand historien de l'Eglise, d'écrire quelques pages de souvenirs et de les dédier à sa mémoire vénérée. D'autres, plus qualifiés que moi et infiniment plus instruits, ont dit ou diront, dans des études spéciales, les mérites de cet érudit de génie, l'importance, la nouveauté, l'originalité, la valeur de son œuvre ; profane dans la science où, pendant plus d'un demi-siècle, s'exerça l'esprit de Mgr Duchesne, n'ayant jamais été son élève, quoiqu'ayant éprouvé, vingt ans, sa grande bienveillance et profité de ses judicieux conseils et de ses communications, je n'aurai pas la témérité d'apprécier ses travaux. De nombreux jugements ont été déjà portés sur l'écrivain, sur ses idées ou ses méthodes : beaucoup ont été rendus avec cette précipitation si regrettable qu'exige ce qu'on est convenu d'appeler l'actualité. Quand le recul du temps aura fait son œuvre, quand les préventions et les préjugés seront, enfin, sortis des cerveaux malveillants, alors, mais alors seulement, on pourra essayer de juger l'historien, de critiquer ses méthodes, de discuter ses principes et de mesurer l'étendue et la profondeur de ses travaux considérables. Il est donc préférable, me semble-t-il, de ne pas pénétrer aujourd'hui dans son œuvre même, d'étudier plutôt l'homme dans son particu-

lier, de le placer dans le cadre où il lui plaisait de se mouvoir, de le regarder et de l'entendre dans l'abandon d'une intimité qui connut toujours de respectables réserves, tel qu'il se montrait, par exemple, sur cette petite terrasse, dominant, à St-Servan, l'anse du port St-Père, juste en face la Tour Solidor, ce vigoureux trèfle de granit, plaqué de lichens roux, surgissant fièrement d'un amas chaotique de rochers, tantôt mollement caressés par les flots, tantôt assaillis par les vagues furieuses. Une humble maison, sans étage, toute blanche, avec des persiennes jaunes, s'abrite frileusement des vents du nord, en se cachant sous la pente méridionale du plateau gazonné qui ondule entre la Citadelle et le quartier de la Cité et les Bas-Sablons. Des vignes en espalier rayent de leurs ceps maigres les murs blanchis à la chaux, qui dominent la petite cour de la maison. Près du portail qui s'ouvre sur un étroit chemin de ronde, deux lauriers-tins, un sapin et un petit figuier ombragent une tonnelle étroite. Les tièdes effluves du midi favorisent ce coin charmant. Aux premiers beaux jours, les pêcheurs des jardins du voisinage montrent gaïement leurs floraisons roses aux goémons bruns qui tapissent la roche de Bizeux et l'éperon granitique de la Vicomté, en Dinard, cependant que la Rance, gonflée par la mer, fait, au pied de la terrasse, sa coulée d'argent et d'émeraude et étale, au cœur des terres, dans la direction de Dinan, ses lacs tranquilles que sillonnent de jolis voiliers ou de gracieuses vedettes. C'est là que, chaque année, dans les premiers jours de juillet jusqu'en octobre, aimait à venir le maître de ce gentil domaine pas plus grand, moins peut-être que celui d'Horace, mais comme lui fidèlement aimé¹.

1. Cette petite maison s'appelait primitivement *le corps de garde*. Elle fut louée par Mlle Duchesne du 1^{er} janvier 1890 au 29 septembre 1913, date à laquelle Mgr Duchesne en devint propriétaire, suivant acte de M^e Gilbert, notaire à St-Servan, du 3 octobre 1913.

« Chaque année, a dit M. René Doumic, dans l'éloge funèbre qu'il a fait de Mgr Duchesne, le 25 octobre 1922, à la séance de l'Institut, ce bénédictin moderne quittait le palais Farnèse pour voir la fumée monter de sa petite maison de Saint-Servan. »

C'est dans le jardin de cette modeste villa que Monseigneur Duchesne recevait, l'été, sous la fraîche tonnelle, quelques fidèles et discrets amis. A portée de sa main, une petite jumelle de théâtre lui permettait de rapprocher le paysage charmant et animé qui se déroulait à ses yeux : il dominait l'embarcadère des vedettes se rendant à Dinard et qui évoluaient gracieusement entre la cale de Solidor et le marégraphe de la Cité ; de lourds chalands suivaient le fil de l'eau, remontant vers Dinan, quand le flux grossissait la Rance ; des gabares de Pleudihen et du Mordreuc luttèrent contre le courant *de foudre*, comme on dit dans le pays, qui se produit de chaque côté de Bizeux, ce rocher énorme, surmonté d'une Vierge, qui divise le fleuve en deux parties presque égales et qu'on voudrait utiliser comme base naturelle, comme pile d'un pont, pour relier les deux rives de la Rance : « Ce serait, disait Mgr Duchesne, la profanation du paysage¹. »

Quand le temps était incertain et que le vent du sud soufflait un peu bruyamment, Mgr Duchesne recevait dans son très modeste cabinet de travail donnant de plain-pied sur le jardin ; par l'unique fenêtre de la pièce, on apercevait le même paysage que de la terrasse. Assis dans un fauteuil, le buste un peu renversé, les mains jointes et les bras collés au corps, coiffé le plus souvent d'une calotte de velours noir, vêtu d'une soutane aux boutons d'un rouge-violet, la rosette de la Légion d'Honneur un peu plus bas que le rabat, Mgr Duchesne parlait peu et écoutait beaucoup ; il ne parlait jamais de lui, ni de ses œuvres et il fallait des circonstances graves pour qu'il mit en avant sa personnalité ; c'est ainsi qu'il protesta avec énergie contre les propos stupides et irrespectueux envers le Souverain Pontife que des adversaires ou plutôt des ennemis lui

1. Tout près de la maison se trouve la chapelle St-Pierre, qui serait un des vestiges de la cathédrale d'Alet. C'est là que Mgr Duchesne disait sa messe, chaque matin. Sur cette chapelle Cf. L. DUCHESNE, *L'Ancienne Cathédrale d'Alet, d'après les fouilles exécutées en septembre 1890*. Mém. Société Arch. d'Ille-et-Vilaine, tome XX. 1 à 11.

avaient attribués, afin de le discréditer à Rome et de faire échec à sa candidature à l'Académie Française. Il n'aimait pas le bruit et on sait encore avec quelle dignité et quelle simplicité, il se soumit aux décisions des théologiens, quand son *Histoire Ancienne de l'Eglise* fut mise à l'Index, (22 janvier 1912). L'équitable avenir prononcera le dernier mot.

Dans le jardin de la petite villa de Solidor ou de la Cité, il aimait aussi à faire les cent pas, « le tour du propriétaire » ; bien petit tour en vérité ; il avait agrandi son domaine depuis cinq ou six ans, d'une centaine de mètres carrés ; à vrai dire, il ne jardinait jamais ; on a prétendu qu'il ne dédaignait pas de tenir la bêche et l'arrosoir ; c'est une légende comme celle qui lui attribue une origine normande. Mgr Duchesne avait bien d'autres terrains à sarcler que les petites allées et les plates-bandes de son jardinet. Seul, le chapeau de paille est authentique et encore le mettait-il rarement ; vêtu sans aucune recherche, il était toujours très correctement habillé.

Pour l'agrandissement de son jardin, il avait éprouvé quelques difficultés. Ce jardin était contigu à des terrains militaires et le Génie veillait. On sait que le Génie s'opposa longtemps à la cession à la ville de St-Malo des quelques mètres carrés nécessaires à l'établissement du tombeau de Chateaubriand. Cette mauvaise chicane a même été longtemps attribuée à la Municipalité de cette ville ; la vérité est que les édiles Malouins n'ont jamais marchandé à leur illustre compatriote les quelques pieds de rocher du Grand Bé ; seule l'administration de la Guerre s'y opposa ou créa des incidents de toutes sortes. Enfin, la concession fût accordée, mais il fut stipulé que « c'était par pure tolérance de M. le Ministre de la Guerre qu'un tombeau était érigé pour M. de Chateaubriand sur l'île du Grand Bé et que cette construction ne pourrait jamais faire acquérir à la commune aucun droit de propriété sur cette île appartenant au département de la Guerre¹. »

1. Acte passé le 17 mai 1839 entre le Maire de St-Malo et le Chef du

Plus favorisé que son compatriote, Mgr Duchesne obtint, après cinq ou six mois de paperasserie dans les bureaux compétents, l'autorisation d'ouvrir une porte dans le mur qui séparait, au nord, sa propriété de celle de l'Etat : il fit même à l'un de ses petits confrères de la Société Archéologique de St-Malo l'honneur de passer le premier par la porte du Génie et ce fut pour lui l'occasion de rappeler l'aventure de l'auteur du *Génie du Christianisme* : « J'ai attendu six mois, dit-il, l'autorisation d'ouvrir la porte ; Chateaubriand a attendu onze ans¹ pour avoir la sienne... celle qui s'ouvre sur l'Eternité. Vraiment le Génie militaire a fait, depuis Charles X, de sensibles progrès ! »

Si Mgr Duchesne ne cultivait pas lui-même son jardin, s'il ne taillait même pas sa vigne exposée au midi, au-dessus des larges emmarchements taillés dans le roc et qui conduisaient à la porte du Génie, il avait pour jardiniers indésirables les nombreux chats du voisinage ; ils *massacraient* quelquefois les parterres, des parterres bien modestes, dont les désespoir du peintre et les vulgaires soucis faisaient tous les frais ; mais il avait pour les matous de la Cité et les chattes de Solidor, des trésors d'indulgence. On connaît les vers de Baudelaire :

Les amoureux fervents et les savants austères
Aiment également, dans leur mûre saison,
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,
Qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires.

Mgr Duchesne, savant austère, adorait les chats ; non pas, certes, à la manière des Egyptiens, ce qui eut été fort répréhensible chez un prêtre catholique, mais à celle de Chateaubriand, lequel avait rapporté de Rome un superbe

Génie. Voir aussi *Le Grand Bey par vingt-quatre écrivains Bretons*. St-Malo, Hamel, 1850, in-8°, p. 45-46.

1. Mgr Duchesne se trompait de trois ans environ ; Chateaubriand manifesta, en 1828, le désir d'être inhumé sur le Grand Bé et ce fut le 21 janvier 1836 que le Génie militaire accorda, *sous réserves*, « l'autorisation d'ériger le tombeau sur l'île appartenant au département de la Guerre. »

chat nommé Micetto. Ce chat avait même été élevé sur les genoux d'un pape ; Chateaubriand du moins l'affirme ; le chat de Chateaubriand ne pouvait pas, d'ailleurs, être le chat de tout le monde.

Mgr Morelle, évêque de St-Brieuc, dans une très belle et très touchante lettre pastorale écrite au lendemain de la mort de Mgr Duchesne, nous montre celui-ci, dans son cabinet de travail du Palais Farnèse, à Rome : « Le grand savant avait d'autres amis que les livres. A ses pieds, parfois sur les replis de sa soutane, ronronnaient, l'œil béat et mi-clos, deux ou trois chats familiers qui défendaient, peut-être contre la voracité des rongeurs, ces trésors du passé, qui peuplaient, en tous cas, sa laborieuse solitude et sur lesquels sa main, posant sa plume, s'abaissait pour la caresse et son regard pour la détente de l'esprit : les grands hommes ont souvent de ces innocentes distractions¹ ».

Les chats de notre grand savant n'avaient pas, sans doute, une origine aussi distinguée que Micetto, bien qu'il n'eut pas été difficile à Mgr Duchesne d'obtenir quelques descendants des gouttières du Vatican : il avait à Rome de belles relations ; plus modeste que Chateaubriand, il se contentait de chats vulgaires ; mais c'étaient des chats bien élevés ; ils s'en allaient discrètement quand ils avaient besoin... de prendre l'air ; ils ne sortaient jamais leurs griffes et si, parfois, un visiteur reçut quelques coups de patte dans le cabinet de travail de Mgr Duchesne, soit au palais Farnèse, soit sur la terrasse de la maisonnette de Saint-Servan, ce ne fut pas toujours un des félins qui les lui donna. Seule, une petite chatte noire, Démonette, dont le joli portrait au pastel ornait une des pièces de l'ermitage breton, griffa un jour, légèrement, un chanoine. Il est vrai que ce vénérable ecclésiastique avait jadis égratigné d'un coup de plume le maître de Démonette. Démonette vengeait-elle son maître ?... Après tout, c'est bien possible !

C'est dans sa petite maison de la Cité qu'il recevait gra-

1. *Lettre pastorale de Mgr Morelle, évêque de St-Brieuc*, du 28 avril 1922. St-Brieuc, imp. de la *Semaine Religieuse*.

cieusement, chaque année, en août, une délégation de la Société Historique venant l'inviter à présider la séance solennelle, dont la tenue avait lieu le troisième lundi de ce mois, à l'Hôtel-de-Ville de Saint-Malo. Il avait été un des fondateurs ou plutôt le premier patron de cette Compagnie et pendant vingt ans il considéra comme un devoir de présider effectivement la réunion annuelle. Deux ou trois fois l'état de sa santé ne lui permit pas de s'y rendre et il exprima tous ses regrets avec une touchante sincérité.

La seconde année qui suivit la création de la petite académie malouine, il arriva que son président vint inviter Mgr Duchesne à présider la séance solennelle.

— « Quelle séance et de quelle Société ? » demanda l'éminent historien.

— « Mais, Monseigneur, répondit l'académicien de province à l'académicien de Paris, la Séance de la Société Historique de l'arrondissement de Saint-Malo, qui a été fondée l'an dernier, sous votre haut patronage !... »

— « Comment ! s'écria Mgr Duchesne, avec un sourire amusé, *vous existez encore !* »

Et son interlocuteur qui, au premier moment, avait été un peu surpris de la réflexion du savant, put répondre à Monseigneur Duchesne que son patronage avait porté bonheur à la compagnie naissante et qu'elle se développait rapidement.

La boutade de Mgr Duchesne n'était pas seulement un trait d'esprit ; elle était née d'un état de choses lamentable. Le prélat connaissait fort bien les difficultés que rencontrent pour vivre les petites académies de province ; dont le rôle si utile paraît enfin devoir être compris par le pays¹ ; l'État

1. « Pour vous entretenir, disait-il, à ses confrères de Saint-Malo, vous n'avez guère à compter que sur vous-mêmes. Il faut que vous écriviez une histoire qui ne soit pas un enchevêtrement de grimoires et de légendes, mais un livre bien conçu, bien ordonné, accessible à tous les lecteurs. » Allocution du 17 août 1920. Mgr Duchesne présida toutes les séances solennelles de la Société Historique de Saint-Malo de 1902 à 1921, sauf celles de 1903, 1908, 1909 et 1912. Il déplorait les transformations qu'on voulait faire subir aux monuments du passé : « Ayons,

leur a supprimé, depuis plus de trente ans, les modestes subventions qu'il leur accordait, même après la guerre de 1870. La République cessa brusquement d'être athénienne et ses libéralités se portèrent à des groupements qui accueillirent avidement la manne électorale. Le gouvernement ne proclama pas qu'il n'avait point besoin de savants, mais il leur ferma sa bourse. Privées de tous secours officiels, de nombreuses associations périclitèrent et moururent ; d'autres, mieux constituées, résistèrent ; mais ce fut la misère en habit... vert. Pas d'argent, pas d'imprimeur et l'on sait combien, d'après Boileau, ces derniers sont avides ! Les productions intellectuelles ne manquaient pas : les *Etudes* et les *Mémoires* s'entassaient sur la table des Comités de Publication. Ceux-ci étaient souvent obligés de donner l'hospitalité de leurs Annales à des travaux médiocres, mais que certaines contingences ne permettaient pas d'écarter. Des études sans intérêt, d'ennuyeux rabâchages, des histoires ressassées à l'infini, ne tardèrent pas à jeter le discrédit sur ces travaux ; le recrutement des membres devint de plus en plus difficile et le recouvrement des cotisations remplit d'effroi les trésoriers. Et puis, l'histoire locale, dans certains pays, n'est pas facile à écrire : là encore il y a des « contingences ». Les études sur la Révolution, par exemple, tentaient beaucoup de plumes, mais effrayaient beaucoup d'esprits : « La révolution, écrivait Mgr Duchesne, dans la préface d'un volume d'histoire locale¹ se présentait à la plupart des esprits comme un bloc sanglant et odieux, qu'il convenait de voiler plutôt que d'étudier. Il n'était guère possible qu'au milieu de tant de crises et des vicissitudes politiques

disait-il, le respect et même le culte de nos vieilles pierres, dont plusieurs furent arrosées du sang de nos ancêtres ; il faut que toutes restent imprégnées de leur esprit. Tâchons de préserver de la démolition nos antiques façades et nos murs pittoresques de l'alignement dévastateur ; nous conserverons ainsi à nos enfants un peu plus des traditions de leurs pères et nous leur éviterons les dangers d'une trop brusque modernisation. » *Allocution de la Séance d'Août 1913.*

1. J. HAIZE : *Une commune bretonne pendant la Révolution*, Haize, imp. St-Servan, 1907. Lettre-préface de Mgr Duchesne.

qui en furent la suite, les personnes où les familles eussent conservé une attitude parfaitement uniforme. Elles ne tenaient pas à ce que la postérité fut mise au courant de leur cocarde. La fidélité à soi-même, à ses principes, à ses traditions, est une chose à laquelle les familles tiennent beaucoup, à laquelle elles ont raison de tenir ; mais il est plus aisé de s'en targuer que d'en avoir la preuve. Tel anticlérical de nos jours provient d'un grand-père qui cachait les prêtres ; tel soutien du trône et de l'autel retrouverait dans ses vieux coffres, s'il cherchait bien, et s'il n'y a pas eu de triage, des insignes et des papiers peu d'accord avec les attitudes présentes. Vous avez raconté l'histoire d'une vieille personne de St-Servan à qui, du temps de Louis-Philippe, on faisait des histoires pour avoir dîné avec Le Carpentier. Combien de personnes devaient être dans ce cas ? Avec qui n'avait-il pas fallu dîner, danser, délibérer, manifester ? C'est vraiment petitesse d'esprit que de vouloir s'en cacher. L'historien est au-dessus de ces misères. Cela lui est parfaitement égal que l'on ait dansé avec Le Carpentier et couru les chemins avec Mme la Duchesse du Berry. Son devoir est de se renseigner pour renseigner les autres. . »

On verra plus loin la part considérable que Mgr Duchesne prit à la création et au développement d'une modeste société de province, l'importance et l'opportunité des discours ou mieux des allocutions qu'il y prononça ; car il est bien entendu que cette étude est uniquement consacrée au Duchesne de St-Servan, au Duchesne breton, vivant trois mois de l'année dans sa petite maison de Solidor. Il appartient à ceux qui ont vécu à Rome et à Paris dans son intimité, ou du moins à ceux qui ont approché le directeur de l'Ecole Française d'Archéologie¹, le pro-

1. Dans cet ordre d'idées, je signale l'intéressante brochure de M. Jean COLIN : *Monseigneur Duchesne*, (Rome, l'Universelle, 1922) d'où j'extrais ce passage relatif aux réceptions du Palais Farnèse : « Mgr Duchesne recevait dans son cabinet de travail, accueillant chacun du geste qui lui était familier, les mains écartées, les paumes se faisant face. Bientôt, il conduisait ses hôtes dans la salle à manger ; il s'in-

fesseur de l'Institut Catholique et l'Académicien de rappeler sa mémoire comme savant et de le faire revivre dans ces milieux. Si, par endroits, je viens à parler de l'auteur de l'*Histoire Ancienne de l'Eglise* ou de l'éditeur du *Liber Pontificalis*, ce sera tout juste pour mentionner ses immenses travaux scientifiques : ce sera une indication, rien de plus.

Louis-Marie-Olivier Duchesne naquit à St-Servan, le 13 septembre 1843 et non pas le 23 comme le rapportent tous ses biographes, d'une famille de marins qui comptait déjà cinq enfants¹. Son grand-père avait été officier marinier sous Napoléon I^{er}. A l'âge de sept ans, il perdit son père, Jean Duchesne, capitaine au cabotage, commandant le navire terreneuvier l'*Euphémie*, armé par la maison Guibert, de St-Servan. Ce bâtiment se perdit corps et biens, durant la campagne de pêche de 1849, alors qu'il était ancré sur le Banc. On présume qu'il fut coulé, en plein brouillard, par un navire anglais, en marche rapide vers l'Amérique. Le petit Louis Duchesne fut mis à la classe enfantine

qui était du désir de chacun et offrait avec grâce les beignets préparés par la gouvernante à la mode d'Alsace. Peu à peu les visiteurs se réunissaient dans l'immense salon. Quand le maître paraissait las, chacun se retirait ; ses élèves prenaient congé les derniers. Il fallait entendre, avec quel indéfinissable mélange de naïveté et d'ironie, il nous confiait : « Ça s'est très bien passé aujourd'hui, nous avons eu du beau monde. »

1. *Acte de naissance*. — L'an 1843, le treize septembre, aux trois heures de l'après-midi, par devant nous, maire de St-Servan, a comparu M. Louis Blaschier, âgé de 35 ans, docteur en médecine, domicilié en cette ville, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin, en nous déclarant que ce jour, à cinq heures du matin, le dit enfant était sorti du sein de Anne-Renée Gourlay, âgée de 43 ans, ménagère, native de cette ville, demeurant Place de la Roulais, épouse de Jean-Jacques Duchesne, âgé de 44 ans, marin, natif de St-Servan, absent, auquel il a été donné les prénoms de Louis-Marie-Olivier. Les dites présentations faites en présence de François Fougeray, âgé de 32 ans, et Jacques Jousselin, âgé de 49 ans, journaliers en cette ville et ont signé. Le maire : M. DOUVILLE, D^r BLASCHIER. *Greffe du Tribunal civil de Saint-Malo*, Etat-Civil, St-Servan. Naissances, 1843.

La mère de Monseigneur Duchesne, née Anne-Renée Gourlay, mourut à St-Servan, Grande-Rue, le 28 octobre 1889, Elle y était née le 3 Nivôse

de Mme Aubert (1846-1847)¹ suivit le cours élémentaire du collège de St-Servan, y commença le latin et le grec, sous le patronage de deux prêtres amis de la famille, MM. Diot et Rogine et, après quelques mois passés au Petit Séminaire de St-Méen, où il fit sa cinquième (1855-1856) et où il obtint un second prix de version latine et un second prix de calcul, entra, comme pensionnaire, à l'école St-Charles de St-Brieuc². Le nom de Louis Duchesne figure abondamment dans le palmarès de cette maison. Il y remporta tous les prix d'instruction religieuse, de version latine, d'histoire, de physique, de mathématiques et d'instruction religieuse, mais il n'était pas fort en thème latin. En 1858, il se trouva à cette croisée des chemins scolaires qu'on appelait alors la bifurcation. Ses professeurs, extrêmement

an IX (24 décembre 1800). Elle avait donc, quand elle mourut, près de 89 ans.

La maison natale de Mgr Duchesne, place de la Roulais, porte aujourd'hui le numéro 3.

1. Le petit Duchesne aimait surtout la géographie. Sur sa demande et pour le récompenser, sa mère lui avait donné un jeu de patience géographique. Il passait des heures entières à reconstituer des cartes découpées. (*Communication de Mme Colas-Duchesne, sa sœur aînée*). Toute sa vie, il conserva le goût de la science géographique. Il avait toujours un atlas très complet à portée de sa main.

2. Il aimait à rappeler ses études dans cet établissement : « Comment, disait-il dans une allocution qu'il prononçait devant les professeurs et les élèves de St-Charles, peu de jours après son élection à l'Académie Française, comment ne serais-je pas fidèle à mon collège ? Plante sortie de ce parterre, j'ai grandi et, d'après ce que vous venez de me dire, je me suis même élevé assez haut ; mais les racines profondes sont demeurées ici, dans cette maison où j'ai puisé les prémices de la science et des lettres, sous la direction de maîtres au goût sûr et délicat... Il y a quelques années, quand je fus nommé protonotaire apostolique, un de mes élèves, croyant que cette distinction allait m'obliger à choisir un blason, me dessina un projet dont j'ai gardé copie. Sur fond bleu se dressait un chêne rabougri, tourmenté, rappelant un peu nos pommiers bretons et, au-dessous, sur une banderole, on lisait le simple mot : *Fidelis*. Si jamais je devais choisir des armes, c'est bien celle-là que je prendrais. » Cf. *Annales de la Société Amicale des Anciens Elèves de l'Ecole St-Charles* 1910, p. 64.

L'image du chêne tourmenté n'est pas banale et est singulièrement expressive.

satisfaits de leur élève, se le disputèrent ; il était noté comme étant aussi apte aux sciences qu'aux lettres ; il opta pour les sciences, fut reçu bachelier ès-sciences à la fin de la seconde, passa en rhétorique et fut bachelier dix mois après, suivit le cours de Logique au Grand Séminaire de Saint-Brieuc, fut sous-diacre en 1866, diacre en juin 1867, et prêtre à l'ordination de Noël de cette dernière année. Jamais, comme on l'a dit, il ne fut question qu'il entrât à l'Ecole Polytechnique ; à Paris, il suit les cours de l'Ecole des Hautes Etudes, termine sa licence ès-lettres et séjourne quelques mois à Rome où il est le condisciple de Mgr d'Hulot : « C'est, dit M. J. Zeller, vers les études ecclésiastiques qu'on l'aiguilla ; il est permis de croire que c'était sa voie, puisqu'il y a si bien réussi ¹. » En 1870-1871, il est à Paris ; il demeure chez les sœurs de Sainte-Croix, rue du Cherche-Midi. Pendant la Commune, il ne craint pas d'aller dire sa messe au fort d'Isly ; un matin, les communards lâchent sur lui de gros chiens ; l'abbé Duchesne a une canne solide ; il met en fuite les méchantes bêtes et les méchantes gens ; ceux-ci, déroutés par son attitude énergique, le laissent tranquille ². En mars 1893, est créée l'Ecole Française d'Archéologie de Rome ; d'après les règlements, deux membres libres distingués par leurs travaux doivent y être envoyés par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres ; l'abbé Duchesne et M. Eugène Müntz sont désignés et l'abbé Duchesne donne, tout aussitôt, la mesure de son activité et de sa science ; il passe presque toute l'année (1874-1875) en Italie, collectionnant,

J. ZELLER : *Monseigneur Duchesne*, Le Correspondant, 25 mai 1922, p. 671.

2. Communication personnelle de Madame Eugène Colas, née Marie-Anne-Françoise Duchesne, sa sœur aînée, décédée à Saint-Servan, le 12 décembre 1922. Il exerça aussi le ministère au Fort de Charenton, dans les derniers mois de 1871. Voici une pièce qui m'a été communiquée par son neveu, M. Miniac :

Laissez entrer au fort de Charenton, M. l'abbé Duchesne, chargé du service religieux du dit fort, chaque fois qu'il se présentera.

Fort de Charenton, le 24 novembre 1871.

Le Commandant du Fort : E. DELMA.

transcrivant et critiquant des manuscrits, ayant surtout trait à l'histoire ecclésiastique des premiers siècles. Il étudie aussi l'épigraphie tumulaire des Catacombes et plus spécialement les inscriptions Damasiennes : « Le pape Damase, dit-il, mort en 384, est très populaire chez les archéologues de nos jours, à cause des belles inscriptions dont il orna les tombeaux des Martyrs romains ; les pèlerins du moyen âge les copiaient avec avidité ; quelques-unes se sont conservées entièrement, d'autres se trouvent en fragments dans les fouilles des Catacombes ; tout le monde connaît leur belle calligraphie ; jamais plus mauvais vers n'ont été transcrits avec un tel luxe ; s'ils n'étaient que mauvais ! Mais ils sont vides d'histoire, obscurs, et ne contiennent que des banalités » ¹.

Une partie de l'année 1875-1876 est consacrée encore par l'abbé Duchesne à l'étude du *Liber Pontificalis* ; son travail est finalement présenté à la Sorbonne, comme thèse de doctorat ès-lettres, en même temps qu'une thèse latine sur Macarios Magnès. J'aurai l'occasion de revenir sur le *Liber Pontificalis* ; je veux dire seulement quelques mots sur la thèse latine, qui, elle aussi, fut fort appréciée du double jury, chargé d'examiner le futur docteur ².

Jusqu'en 1867, on ne connaissait que de courts fragments de Macarios Magnès, auteur d'un traité de controverse : l'*Apocritique*. M. Albert Dumont signala, de Magnès, un manuscrit et le texte, soumis à l'abbé Duchesne, fut pour lui l'occasion de préparer une étude critique sur les ouvrages de cet apologiste du IV^e siècle de l'ère chrétienne.

Quelques semaines avant ses soutenances en Sorbonne, l'abbé Duchesne, bien appuyé par Mgr d'Hulst et Mgr David, fut élu professeur à l'Institut Catholique de Paris, (janvier 1877) ; on créa même pour lui une chaire d'Histoire de l'Eglise. Il y enseigna donc l'histoire du christianisme

1. DUCHESNE, *Hist. anc. de l'Eglise*, I. 246.

2. *Etudes sur le Liber Pontificalis* : Vie des Papes depuis St-Pierre. Paris, Klincksieck, 1897.

De Macario Magnete et scriptis ejus. Paris, id. ibid. Voir aussi *Journal des Savants*, 1897, p. 41-54.

durant les onze premiers siècles, c'est-à-dire jusqu'à la Querelle des Investitures. Son cours lithographié, que l'on peut considérer comme le canevas de sa future Histoire de l'Eglise fit grand bruit. La *Revue des Sciences Ecclésiastiques* l'attaqua avec violence et une certaine habileté : il fut invité, discrètement, à demander un congé : c'est alors qu'il fonda, en mai 1880, avec Thédenat, Beurlier, Baudrilart, Ingold et Lescœur le *Bulletin critique de littérature, d'histoire et de théologie*.

L'une des grandes œuvres de Mgr Duchesne, *La Revue Critique*, organe de l'Ecole des Hautes Etudes de la Sorbonne, était principalement rédigée par des rationalistes, des protestants et des libres penseurs : le *Bulletin critique* fut ouvert à des catholiques éclairés et convaincus. L'abbé Duchesne, avec son esprit clairvoyant, avait bien prévu les difficultés et les dangers de l'entreprise. Pourquoi donc les catholiques redoutaient-ils « une revue absolument orthodoxe et inexorablement scientifique ? » — « Nous voudrions, disait l'abbé Duchesne, que l'alliance de ces deux qualités cessât d'étonner les gens. On a dit aussi : « Vous avez un franc parler qui vous nuira, vous êtes ecclésiastique, vos supérieurs vous arrêteront. » Mais il faut que tout le monde voie et sache bien que les supérieurs ecclésiastiques ne sont pas des bourreaux et qu'on peut, en leur demeurant soumis et dévoués, penser et parler avec quelque indépendance : d'autant plus qu'il y a lieu de le faire. Bien que nous ne nous adressions pas exclusivement au clergé, il est clair que c'est à lui surtout que nous voudrions rendre service en lui indiquant les livres bien faits et en le prémunissant contre les innombrables publications ou mauvaises ou médiocres qu'on lui sert quotidiennement¹. »

« Impartialité absolue, haine du livre insignifiant, critique sérieuse des ouvrages utiles » tel était le programme des rédacteurs du Bulletin. C'est là que l'abbé Duchesne se révéla comme un maître et appliqua avec une fermeté

1. L. DUCHESNE : *Bulletin critique*, 2^e année 15 mai 1881. Voir aussi d. 1^{er} juillet 1880, p. 61-62.

que rien ne troubla les règles absolues qu'il s'était tracées. Le *Bulletin critique* est une des grandes œuvres de Mgr Duchesne¹.

Les principes de Mgr Duchesne nous les trouvons, d'ailleurs, indiqués très nettement dans sa leçon d'ouverture du cours de 1879-1880 : « Nous avons continuellement, disait-il, durant nos leçons de l'an dernier cité les textes, invoqué le témoignage de première main et ceux-là, seulement, à l'exclusion de tous autres à tel point que des personnes peu habituées à ces études et ne voyant pas bien où nous devions arrêter, m'accusaient d'excéder dans la sévérité critique et de réviser avec trop de rigueur des procès depuis longtemps terminés. Oui, toutes nos recherches sont restées scientifiques et rigoureusement scientifiques... Mais, après que la réalité des faits particuliers est établie, est-il interdit d'employer cette histoire au service de la vérité religieuse et cessons-nous d'être scientifiques en nous permettant cette application ? Je ne suis pas de ceux pour qui l'histoire idéale est celle qui ne prouve rien, l'histoire inutile ; au contraire, je crois que l'histoire doit servir à quelque chose et j'ai bien l'intention de la faire servir à quelque chose. »

Enfin, dans la préface du *Liber Pontificalis*, il nous fait

1. « M. l'abbé Duchesne, écrivait le P. Lallemand, de l'Oratoire, (*Le Français*, n° du 24 février 1880), se distingue par une critique consciencieuse et sévère et par l'horreur du parti-pris, par un ardent amour de la vérité, qui ne recule jamais devant une conclusion si hardie qu'elle puisse paraître. Ce n'est pas lui qui étayerait une apologie sur une légende ou sur un récit apocryphe. Dédaigneux des travaux de seconde main, il va droit aux sources dont il discute la valeur en homme qui s'y connaît. A l'étude des monuments écrits, il joint les renseignements qu'apportent, de nos jours et avec tant d'abondance, l'épigraphie, la numismatique, l'archéologie ; il imite aussi son maître, l'illustre M. de Rossi et le père de Smedt, ce jésuite belge, directeur des Bollandistes, dont la science est impitoyable pour les assertions erronées et les théories fausses, auxquelles plus d'une histoire ecclésiastique a dû, en ces temps derniers, un si surprenant succès. » Le père Lallemand fait très-certainement allusion à l'*Histoire Ecclésiastique de l'abbé Darra* cet « Hortus Apocryphorum » ad où la légende et la rhétorique se sont précipitées à flots pressés. » *B. C.* 1^{er} mars 1883.

connaître ses maîtres et ses modèles : Victor de Buck et Jean-Baptiste de Rossi¹.

Le succès qu'obtint le *Bulletin Critique* auprès du monde savant, la considération et l'estime dont il fut entouré en France et à l'étranger démontra que l'œuvre de l'abbé Duchesne, aidé par MM. Thédenat, Beurlier et Baudrillart, était urgente et nécessaire. Le *Bulletin Critique* demeura fidèle au programme que la main ferme de l'abbé Duchesne avait tracé et il en résulta certaines polémiques qui répandaient, dans plusieurs esprits, une appréciation tout à fait fautive sur le caractère et les idées du professeur de l'Institut catholique ; mais, ceux qui le connaissaient, ne partagèrent jamais ces craintes, (était-ce bien des craintes ?), ils savaient que l'abbé Duchesne n'allait jamais plus loin que l'étude consciencieuse et éclairée des faits ne l'exigeait. Cette méthode n'était-elle pas la meilleure garantie d'orthodoxie que l'on put désirer ?²

Cependant le cours de l'abbé Duchesne et ses articles du *Bulletin Critique* lui suscitaient de nombreux ennemis ; il tenait bon : « L'archevêque de X..., écrivait-il à un de ses fidèles amis d'Angleterre, se propose de demander ma destitution [de son professorat] au mois de novembre prochain (1885) pour avoir osé dire, avec le martyrologe romain que S. Sabinien, premier évêque de Sens, n'était pas un des soixante-douze disciples de N.-S. et un collaborateur de saint Pierre. »

L'affaire s'arrangea ; l'archevêque s'aperçut, enfin, qu'il

1. Vers 1882, « certaines vues sur le développement du dogme qui ne différaient pas sensiblement de celles du cardinal Newman et qui ont recueilli, depuis, un assentiment de plus en plus général, inquiétèrent le vénérable supérieur des Sulpiciens, M. Icard, qui interdit aux élèves de St-Sulpice de suivre les cours de Duchesne. » ZEILLER, *Correspondant* 1922. C'est à la suite de cet incident que l'abbé Duchesne sollicita et obtint un congé !

2. Cf. X, *Un savant breton* : M. l'abbé Duchesne, ses travaux d'histoire et d'archéologie. *Revue de Bretagne et de Vendée*, 1884, premier semestre, p. 455. Voir aussi une appréciation des premiers travaux de l'abbé Duchesne par GEFROY, *La Nouvelle Ecole Française de Rome, ses origines son objet, ses premiers travaux*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1876.

ne tenait pas le bon bout et que les rieurs n'étaient pas de son côté : « La montagne de X..., écrivit l'abbé Duchesne, n'a même pas accouché d'une souris ; elle n'a même pas accouché du tout. Le prélat belliqueux est rentré chez lui sans emporter ma tête, sans avoir osé réclamer un seul des rares cheveux qui s'y rencontrent. »¹

Mais l'abbé Duchesne connaissait le proverbe oriental : *Les chiens aboient, la caravane passe* ; en vain « de doctes chanoines donnaient de la voix et répandaient dans des Mémoires de Sociétés dites savantes les flots troubles et désordonnés de leurs études historiques ou prétendues telles : « La Tradition et la Fausse Science de l'abbé Duchesne ! » on ne voyait, on ne lisait que cela de Landerneau à Baume-les-Dames. Lui, impassible, un peu dédaigneux même, poursuivant sa carrière

*Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs... contradicteurs*

« Quand on commencera, écrivait-il en juin 1885, à s'apercevoir qu'il y a une Bible et que l'exégèse ancienne est en déroute, on nous demandera, peut-être, comment faire. Quand même la place devait être emportée, nous devons à notre foi de défendre jusqu'au bout cette région de son honneur. Pour moi, c'est à cela que j'ai voué ma vie et je marche sans hésiter, incertain des résultats, sûr de mon devoir, sûr aussi de Celui en qui j'ai cru, quand même il serait destiné à perdre tout crédit dans les Académies. »²

L'abbé Duchesne poursuivait donc son infatigable labeur. Appelé en 1885 à la section historique de l'Ecole Pratique des Hautes-Etudes, à la suite d'incidents connus et tout en son honneur, il fut, en quelque sorte, investi d'une double mission enseignante, à la Maison des Carmes et à la Sorbonne. Les affaires dites affaires de Sens, provoquèrent un conflit entre M. Bernadou, champion de la tradition et Mgr

1. Louis Duchesne, par Frédéric DE HÜGEL, *The Times Literary Supplement*, May 25, 1922, p. 342.

2. Id. *ibid.*

d'Hulst, défenseur des droits de la critique¹. L'Institut Catholique fut menacé par de hauts dignitaires ecclésiastiques : on jeta l'abbé Duchesne par dessus bord.²

L'étude sur le *Liber Pontificalis*,³ qui avait servi de thèse de doctorat à l'abbé Duchesne, avait été une excellente préparation à une édition de ce travail considérable. En 1886, il en publia le premier volume, le second parut en 1892. L'ouvrage fit grand bruit dans le monde savant ; sans doute, ce n'était pas la première fois que ce recueil voyait le jour, mais il était nécessaire qu'on collationnât les manuscrits et qu'on déterminât, d'une manière aussi précise que possible, la date du premier groupe de la *Vie des Papes*. L'abbé Duchesne, après avoir établi un texte, pour lequel il consulta une centaine de manuscrits, démontra que le catalogue félicien, (il s'arrête à Félix IV, mort en 550), était non pas le noyau du *Liber Pontificalis*, mais l'abrégé d'une première édition. Dans le recueil de biographies des papes qui, jusqu'en 1875, avait été attribué à Anastase le Bibliothécaire, l'éminent historien, — il avait droit désormais à ce titre, — établissait :

1° Que la plus ancienne rédaction de *Liber Pontificalis* devait être placée entre 514 et 528 et que son attribution à Anastase ne reposait sur rien ;

2° Que c'était l'œuvre d'un clerc peu lettré et d'un ordre inférieur.

3° Qu'il avait été composé à l'occasion de la querelle de Symmaque avec Laurentius, pour soutenir la cause du pape légitime.

Les critiques les plus sévères saluèrent cette œuvre ; elle

1. « Duchesne, le disciple préféré et, en France, déjà l'émule du commandeur de Rossi. » (Mgr d'HULST, *Semaine Religieuse de Paris* 1881, p. 213, Février.

2. L'abbé Duchesne se retira sans élever la voix ; il se contenta d'écrire dans la préface du *Liber Pontificalis* : « Je dois un témoignage spécial de reconnaissance à mes supérieurs ecclésiastiques, qui m'ont accordé pour ce travail bien des facilités et, notamment, le loisir relatif, sans lequel je n'aurais pu le conduire au point où il est arrivé. » *Préface du Liber Pontificalis*. On conviendra que c'était « bien envoyé ».

3. Voir A. GEFFROY : *Le Livre Pontifical de l'Eglise Romaine*, Journal des Savants, Paris, 1891, p. 41-54.

eut un succès considérable surtout à l'étranger, et l'Allemagne déplora avec dépit d'avoir été devancée par la France dans cet ouvrage de haute et parfaite érudition.

La publication du premier volume des *Fastes Episcopaux de l'Ancienne Gaule* troubla vivement certains milieux ecclésiastiques. Il n'était pas question de dogmes ; l'histoire et la géographie étaient, seules, en cause ; mais ce nouveau travail était de nature à compromettre certains intérêts d'ordre matériel. L'abbé Louis Duchesne n'avait jamais eu l'idée de chasser les vendeurs du Temple ; il portait, cependant, des coups sévères à quelques églises qui avaient, jusqu'ici, vécu dans une douce et fructueuse tranquillité. Suivant le conseil de Baronius, il n'avait fait que séparer avec soin ce qui était précieux de ce qui était vil, ce qui était sacré de ce qui était profane ; et, après avoir rejeté ce qui était fabuleux, il voulait conserver ce qui était digne de foi : « Il entre en matière, disait M. Hauréau¹ par la critique des légendes, suivant laquelle un nombre plus ou moins grand de nos premiers évêques auraient été des missionnaires apostoliques. Quelques-unes de ces légendes ont été, dès le moyen âge, dénoncées comme frauduleuses. Faut-il accueillir avec le sourire de l'indifférence toute cette antiquaille plus ou moins habilement rajeunie ? La religion n'a rien à faire ici ; l'âge, quel qu'il soit, d'un évêché ne peut ni le servir, ni le compromettre ; mais l'histoire doit être respectée. C'est pourquoi Duchesne a résolument entrepris de rechercher tout ce que l'on peut vraiment savoir sur l'origine de nos Eglises. »¹

C'est que l'abbé Duchesne ne voulait pas que la science française fut trainée à la remorque par l'érudition étrangère ; il lui paraissait nécessaire qu'elle sortit de ses ornières, et que son char et surtout ses conducteurs allasent de l'avant : « Notre exégèse, écrivait-il à propos de *l'Histoire de l'Ancien Testament* de Reuss est, sur plus d'un point, subtile et tirée par les cheveux ; il est à craindre que les séductions de l'autre ne lui fassent grand tort. N'y aurait-il pas moyen de lui donner une allure un peu plus

1. B. HAURÉAU, *Journal des Savants*, 1893, p. 703.

naturelle ? J'ai ouï dire que cela est possible, que les résultats les plus sérieux de l'exégèse indépendante pourraient être conciliés, non pas, sans doute, avec une tradition scolaire, formée en d'autres temps et sous l'influence de nécessités différentes, mais avec la foi catholique et la notion exacte de l'inspiration des Saintes Ecritures. S'il en est ainsi, il ne faudrait pas trop tarder à entrer dans la voie d'une hardiesse salutaire, qui ne serait, à vrai dire, qu'une prudence mieux entendue à sacrifier ce qui n'est pas la foi, mais une science surannée et hors d'usage. La religion est chose si bonne qu'il serait cruel de laisser les gens s'en désaffectionner pour des questions de dates, d'histoire et d'authenticité sur lesquelles l'Eglise ne s'est jamais prononcée. »¹

Les Fastes Episcopaux venaient à leur heure. Dans presque tout le diocèse, pullulaient des mémoires dans lesquels l'Histoire de la province ecclésiastique était méconnue et défigurée : des membres du clergé et « quelques pieux laïcs », perdaient leur temps et leur argent à publier des monographies qui, sous le prétexte d'être édifiantes, n'étaient qu'un tissu d'erreurs dont toutes n'étaient pas involontaires. Mgr Duchesne, en édifiant une œuvre scientifique, eut le courage de rejeter les anciennes légendes sur l'apostolicité de l'Eglise des Gaules. Adversaire déterminé de ceux qui accordent à ces légendes une valeur quelconque pour faire remonter la fondation de nos Eglises au premier siècle, il déclara que tenir compte de ces conjectures artificielles, fiction de lettrés, dans quelque mesure que ce soit, c'était aller contre les règles les plus essentielles de la méthode scientifique. »²

1. Lettre à M. de Hügel, citée. Les Catalogues Episcopaux, dressés par l'abbé Duchesne et publiés dans quelques revues avaient ému les savants traditionnalistes. Cf. *Revue du Monde Catholique*, mai, juin 1894.

2. Il serait cruel de citer les noms de ces braves (?) gens qui partirent en guerre contre l'auteur des *Fastes Episcopaux* et qui déposèrent, soit dans les *Semaines Religieuses*, soit dans les *Annales de Sociétés Savantes* du pays, des Mémoires en réponse « aux allégations de M. Duchesne. » Leurs traits étaient quelquefois méchants ; ils ne

L'abbé Duchesne, en sarclant l'*Hortus Apocryphorum* qui avait propagé ses mauvaises herbes sur les origines des églises de France, n'avait fait que suivre la voie qu'avaient un peu entrevue les auteurs du *Gallia*. Il ne craignit pas de s'attaquer aux légendes provençales ; elles furent chaudement défendues par des historiens dont le zèle était bien supérieur au talent ; M. l'abbé Faillon publia deux gros volumes pour remettre sur pied les légendes de cette province : « Il s'en faut de beaucoup qu'il ait amélioré leur situation », remarqua — et ce fut le coup de grâce, — l'abbé Duchesne. Celui-ci avait victorieusement démontré qu'avant le milieu du onzième siècle, on ne trouvait aucune trace du système d'après lequel les saints de Béthanie étaient venus en Provence. L'archéologie confirmait l'histoire. Les sarcophages des v^e et vi^e siècles que l'on voyait dans la crypte fameuse ne présentaient aucun indice sérieux ; c'étaient des tombeaux appartenant à de riches familles gallo-romaines. Adieu l'établissement de Ste-Marthe à Tarascon, où la sainte avait, disait-on, triomphé du monstre Tharascurus, venu d'Orient, et descendant en droite ligne du Léviathan dont parle le livre de Job ! Fini le temps des miracles, l'âge heureux où Ste-Marthe ressuscitait un jeune homme qui s'était noyé dans le Rhône ! « Mais, après tout, ajoutait l'abbé Duchesne, plein d'indulgence pour les auteurs anonymes et bien intentionnés de ces pieux romans, les honneurs rendus à la mémoire de Ste Marie-Madeleine sont tout à fait légitimes. Que le lieu où on les lui rend ait été déterminé par une tradition plus ou moins suspecte, que les reliques de ce sanctuaire soient authentiques ou apocryphes, cela n'empêche pas la piété d'être sincère et c'est ce qu'il importe à Dieu et aux hommes¹. »

furent jamais dangereux ; quelques-uns de ces savants (?) étaient même bien capables de prendre le Pirée pour un homme. L'un d'eux découvrit un singulier synode : le synode d'Apollinaire ! Sidoine Apollinaire ne s'attendait pas, certes, à un pareil honneur ! Un bon chanoine qui avait malmené assez durement « le jeune al bé » Duchesne et qui se risquait, le pauvre homme, à dresser des Catalogues Episcopaux, n'avait-il pas pris un évêque d'Apros, le grecque, pour un évêque d'Abranches, en Normandie. *Episcopus Aprinsis* pour *Episcopus Abrincensis* !

1. L. DUCHESNE, *Fastes Episcopaux de l'Ancienne Gaule*, tome I,

Accusé d'avoir désaffecté le plus antique sanctuaire de la France chrétienne, l'abbé Duchesne eut, dans le Midi, une fort mauvaise presse. Toulouse le condamna à être pendu ou noyé au cri des cigales retentissantes. « Mais, comme le lui disait M. Etienne Lamy, le jour de sa réception à l'Académie Française : « Dans le midi, il n'y a de bien pendu que les langues »¹. Et celui qui avait été le *mistral* qui déracine, alors que les soupçons d'origine hollandiste n'étaient que de petites *brises* ne courbant pas l'orgueil des chênes verts, devait vivre longtemps encore pour le bien de l'Eglise et le triomphe de la vérité.

Monseigneur Duchesne s'est relativement peu occupé de l'hagiographie bretonne; on s'est même étonné de cette abstention, on en a même recherché la cause et on est arrivé à un résultat singulier : l'amour que le savant professait pour sa petite patrie l'aurait détourné de l'étude de ses apôtres, de ses évangélisateurs; il eut été trop cruel, pour Monseigneur Duchesne d'avoir à dénicher tant de saints, honorés si pieusement dans toute la péninsule armoricaine! Le sentiment que l'on prête à l'historien, vient, certainement d'un bon naturel, mais je crois qu'il faut quitter ce souci. La vérité est que Monseigneur Duchesne, absorbé par de grands travaux d'ensemble, des recherches liturgiques, des études d'un intérêt général, ne s'est occupé qu'accidentellement d'hagiographie régionale ou locale et encore, pour la plupart, ces travaux spéciaux n'étaient-ils qu'une préparation à des ouvrages de plus haute importance; il utilisa quelques-uns de ces jalons plantés sur le terrain de ses recherches mais il serait souverainement injuste de

page 357 en note. Voir aussi *La Crypte de Mellébaude et les prétendus Martyrs de Poitiers*. Revue Poitevine et Saintongeaise, 15 juillet 1885, p. 129 à 154. Par contre, il répondit avec vigueur à un savant d'Allemagne qui s'en était pris à Ste-Geneviève, patronne de Paris. Cf. DUCHESNE : *La Vie de Ste-Geneviève*, critique du mémoire publié par Br. Krush dans Neues Archiv. (Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, LIV. 1892).

1. MONSIEUR L. DUCHESNE : *Discours de réception à l'Académie Française*, 26 Juillet 1911, suivi de la *Réponse de M. Etienne Lamy*, Paris, Fontemoing, 1911, in-18, p. 50.

croire qu'il dédaignait les saints de Bretagne; il leur a consacré de bons articles critiques¹, et son étude sur la *Vie de Saint Malo* me paraît devoir être rappelée ici, en raison de l'importance du sujet.

L'abbé Duchesne déplorait profondément les dissensions qui s'étaient élevés entre deux ou trois prêtres et l'autorité ecclésiastique. Dans une lettre qu'il écrivait à M. de Hügel il n'hésitait pas à condamner ces excès. « Dans les derniers entretiens que j'ai eu avec M. Hébert, disait-il, j'essayai de lui persuader que ses pensées, avouées et imprimées, étaient incompatibles avec la profession du christianisme. Il ne se rendit pas; mais vous savez ce qui suivit. De même, je ne parviens pas à croire que l'Eglise, que le Christianisme, puissent accepter certaines exégèses de l'Evangile et de la Doctrine. Quand on laissera dire que Jésus-Christ est le fils de Joseph et qu'il n'est pas ressuscité, c'est qu'il n'y aura plus personne pour représenter la tradition chrétienne... Je suis navré, cela va de soi, de la façon dont ces graves questions sont manipulées dans le milieu romain... ; mais, à tout prendre, la religion est plutôt, bien plutôt, exclusivement presque dans le monde auquel parle le pape et qui l'écoute que dans le cercle des

1. VITA BRIOCI. *Bulletin critique* : 15 Septembre 1883 ; VITA SAMSONIS, id. 15 octobre 1887. Il ne faut pas oublier non plus qu'un des premiers travaux de l'abbé L. Duchesne fut une étude sur deux prêtres bretons Lovocat et Catihern, publiée dans la *Revue de Bretagne et de Vendée* (Nantes, 1885). Ces prêtres portaient, de cabane en cabane certaines tables sur lesquelles ils célébraient le divin sacrifice avec des femmes appelées *conhospitae*. Pendant que les prêtres administraient l'Eucharistie, les femmes offraient au peuple le sang du Christ. L'abus, réprouvé par les évêques, consistait moins dans le transport des autels que dans la distribution de l'Eucharistie, sous l'espèce du vin. C'était, pour les prélats, la résurrection de l'hérésie que les pères d'Orient appellent pédoniennes, du nom de son chef Pépondius. Le point intéressant était de savoir dans quels cantons de l'Armorique vivaient les prêtres Lovocat et Catihern. Il est possible qu'ils aient eu leur résidence dans les régions nord de la Bretagne. Peut-être même faisaient-ils partie de ce courant d'émigration « qui amena à l'embouchure de la Rance et dans le pays de Dol une population transmarine assez dense, groupée sous la houlette de saint Malo et celle de saint Samson. »

personnes à qui peuvent agréer les exercices de MM. Loisy, Houtin et Tyrrell. »¹

On a vu, à propos de La Mennais, avec quelle élévation de pensées, avec quelle délicatesse de sentiments, Mgr Duchesne avait apprécié l'œuvre de ce breton, proscrit de l'Eglise. On aimerait, sans doute, à connaître ce que pensait Mgr Duchesne de Renan et de son œuvre. A vrai dire, même dans les conversations particulières que Mgr Duchesne pouvait avoir avec quelques amis très intimes, je ne crois pas qu'il ait porté sur l'auteur de la *Vie de Jésus* des jugements définitifs. Renan appréciait-il Duchesne ? La vénérable sœur de ce dernier m'affirmait que Renan avait combattu très énergiquement la candidature de son confrère à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et que, même malade, il s'était fait porter à l'Institut pour exprimer son suffrage en faveur d'un concurrent. J'ai enregistré avec respect la déclaration de Madame Colas-Duchesne, mais j'ai cru utile de contrôler son dire. La vérité est que, lors de l'élection de l'abbé Duchesne en 1888, Renan avait pris la parole en faveur de M. Clermont-Ganneau, son élève particulier, connu déjà pour sa découverte de la fameuse stèle de Mesa. La présentation des titres de M. Clermont-Ganneau avait eu lieu à la séance du 30 novembre ; l'élection eut lieu le 7 décembre. Renan, malgré l'état de sa santé, avait tenu à prendre part au vote ; s'il n'est pas tout à fait exact de dire qu'il se fit *porter* à l'Institut, comme il arriva pour l'élection de M.

1. LOUIS DUCHESNE : *The Times Literary Supplement*, May 25 th. 1922, article de M. F. de Hügel. Cet auteur cite encore deux lettres de Mgr Duchesne, écrites en septembre 1895 et en septembre 1896 : « L'Eglise d'Angleterre, est-il dit dans la première, est fille de l'Eglise Romaine, tout comme celle de Florence et de Bologne et, quand elle est née, sa mère était déjà pourvue d'institutions et de principes explicites qui ne laissaient aucune place à des revendications schismatiques. » — « Je n'ai jamais admis, est-il écrit dans l'autre lettre, la suffisance du rituel pour le diaconat ; pour la prêtrise plus j'étudiais la formule et moins elle m'inspirait de confiance. Quant à l'Episcopat, j'espérais qu'on pourrait admettre ce doute, bien qu'il y ait là aussi une objection assez grave. » Sur les idées et l'action de M. le baron de Hügel, voir ALBERT HOUTIN, *Histoire du Modernisme Catholique*, Paris, 1913.

Lavisse en juin 1892, Renan dut s'imposer une lourde fatigue physique pour aller témoigner à son élève, M. Clermont-Ganneau, toute sa sympathie. Il serait donc injuste de voir dans l'attitude de Renan un acte d'hostilité envers l'auteur du *Liber Pontificalis*, dont la haute valeur scientifique, Madame Noëmi Renan m'en donnait hier l'assurance, n'a jamais été contestée par les disciples et élèves de Renan, non plus que par leur maître.

Mais il n'est pas difficile, à l'aide de certaines revues auxquelles collabora Mgr Duchesne de connaître un peu la pensée de l'auteur de l'*Histoire ancienne de l'Eglise* sur certains ouvrages de Renan. C'est ainsi qu'il a analysé avec soin le *Marc Aurèle* et les *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*¹. Duchesne, en général, reproche à Renan, d'avoir étudié légèrement dans son *Marc Aurèle*, les Antiquités chrétiennes de Rome ; il signale ses méprises et ses erreurs : « Renan, observe-t-il, renvoie à M. de Rossi, qui, naturellement, dit le contraire ». — « Ce n'est ajouté-t-il d'ailleurs, ni le critique historique, ni l'exégèse qui ont jeté M. Renan, hors de la voie ; c'est le dogmatisme négatif avec lequel il a abordé ces questions, c'est la philosophie qui a fait dérailler l'historien² ». Mgr Duchesne le plaisante un peu sur cette espèce d'amende honorable que Renan fait à la démocratie ; il lui pardonnerait volontiers « ces niaiseries » scientifiques, expression qu'emploie volontiers l'auteur de la *Vie de Jésus*, quand il parle des doctrines catholiques ; il n'y a pas un grand crime à croire à la constitution des métropoles chrétiennes sur le modèle de l'organisation du culte provincial de Rome et d'Auguste ; il faut même sourire « des apocryphes allégués avec une absolue confiance par M. Renan, qui tire souvent des faits et des textes une foule de choses que d'autres ont peine à voir. Pour Mgr Duchesne, historien,

1. L. DUCHESNE. *Les nouveaux textes de St-Clément et les Evangiles de M. Renan* : Revue du Monde catholique, 10 juin-10 août 1877. Bulletin Critique, passim, et spécialement 1^{er} janvier 1882, 1^{er} juin 1883.

2. L'abbé Duchesne a dit encore de Renan : « Il est dominé par sa négation dogmatique du surnaturel ». *Bul. crit.* 1882, p. 309.

mais aussi breton et catholique, le danger de l'œuvre de M. Renan n'est pas là : « La formule de Renan, pas de têtes coupées, mais des écoles primaires et un enseignement rationaliste » l'inquiète : « Nous connaissons cela, dit-il, mais le procédé me donne quelques inquiétudes pour la seconde partie du programme. Est-ce que M. Renan a la naïveté de croire que le respect religieux et la vénération pour l'idéal vont fleurir sur les nouvelles couches ? O Ariel ! La génération qui se prépare avec vos sympathies et votre concours ne nous promet rien de bon pour les nuances délicates qui vous enchantent. Quand son règne sera venu vous regretterez le temps de nos vieux Saints bretons. »

Les Origines du Culte Chrétien, étude sur la liturgie latine avant Charlemagne, parurent en 1883¹ ; elles préludaient à l'Histoire ancienne de l'Eglise. Cette étude contenait la description et l'explication des principales cérémonies du culte catholique, telles qu'on les célébrait du IV^e au IX^e siècles dans les Eglises de l'Occident latin. C'est presque exclusivement de la liturgie latine que traite l'auteur, tout en faisant observer « que notre vieille liturgie gallicane, celle de Saint-Cézaire d'Arles, de Saint-Germain de Paris et de Saint-Grégoire de Tours méritaient d'être mise en relief. »

La préface de cet ouvrage, si clair, si intéressant, si parfaitement ordonné, — car la méthode, l'ordre dans la composition, est une des qualités dominantes de Duchesne, — contient *in fine*, une déclaration qui a été souvent citée, mais qui doit être reproduite ici et dont l'importance n'échappera à personne ; on y sent battre le cœur du grand historien et du prêtre² :

1. L. DUCHESNE. *Origines du Culte chrétien*. Paris, Fontemoing, Edition 1908, préface.

2. L'historien grave et sévère qu'était Mgr Duchesne s'attendrait quelquefois, surtout quand il s'agit de Saint-Paul, de Jérôme et de Saint-Augustin. En 1885, il écrivait au baron de Hügel : « J'ai reçu les volumes de Lightfoot (éditeur et commentateur anglais de Saint-Paul). Je me suis précipité sur celui des Colossiens ; mais les premiers livres de l'apôtre m'ont frappé l'œil tout d'abord ; j'ai oublié le commentaire

« Si mon livre n'est qu'un livre d'études, je ne pense pas que sa lecture ait pour effet de diminuer en quoi que ce soit le respect, le pieux attachement auxquels ont droit les rites vénérables de notre vieille mère l'Eglise Catholique. Si, quelque part, l'expression avait trahi ma pensée au point qu'il en put être autrement, je le regretterais du fond du cœur. Ces vieux rites sont doublement sacrés ; ils nous viennent de Dieu par le Christ et l'Eglise ; mais ils n'auraient pas à nos yeux cette auréole qu'ils seraient encore sanctifiés par la piété de cent générations. Depuis tant de siècles on a prié ainsi ; tant d'émotions, tant de joie, tant d'affections, tant de larmes ont passé sur ces livres, sur ces rites, sur ces formules ! Oui, vraiment, je suis heureux d'avoir travaillé à mettre en meilleure lumière une antiquité si sainte. »¹

Parmi les escapades que le jeune Louis Duchesne aimait à faire et plus tard à raconter, celle qui avait pour but Cézembre était de beaucoup la préférée. Un jour, sur une barque légère, il avait *poussé* plus loin jusqu'aux *Minquiers* groupe bien connu d'îlots et de rochers dangereux, essaimé entre Jersey et St-Malo et qui a été baptisé à bon droit, du nom de Cimetière des Navires. Le jeune Louis avec deux ou trois garnements de son âge, avait, sans doute, trouvé que l'air de la rade sentait le renfermé et, un jour de grande marée, il avait pris le large. Nos jeunes marins restèrent dehors près de quarante-huit heures ; l'inquiétude était grande au logis maternel et la sœur de Monseigneur Duchesne, la vénérable Mme Maurice-Colas avait encore,

pour savourer le texte d'un bout à l'autre. Que les théoriciens disser-tent tant qu'ils voudront sur la nature de l'inspiration de Saint-Paul. *Moi, je sens battre son cœur et je m'en sens satisfait ; car quel témoignage pour Jésus ! »*

1. Les vieux rites ! Avec quelle piété, quelle solennité grave et minutieuse, il les suivait, quand il officiait pontificalement, par exemple le jour de l'Assomption, à l'église paroissiale de St-Servan. Cette tradition lui était chère entre toutes, ainsi que la présidence de la procession du 15 Août, qui se déroulait, l'après-midi, sur un très long parcours.

hier, un petit frisson, en me racontant le folle équipée de son frère.¹

D'ordinaire, on allait à Cézembre. Je me contenterais, bien entendu, de citer cette île, si cette étude, consacrée à la mémoire du président d'honneur de la Société Historique de St-Malo, ne devait être lue que par des confrères habitant le pays et le connaissant à merveille, mais il est d'autres lecteurs qui seront satisfaits d'avoir quelques précisions sur le théâtre des enfances Duchesne.

L'île de Cézembre s'allonge harmonieusement au nord sur l'horizon de la baie de Saint-Malo, toute parsemée au nord-est d'écueils. Le phare du Jardin, qui éclaire une des entrées de la rade, dresse auprès de l'île sa jolie tour grise, tandis que la Conchée, plus au nord, arrondit son rocher puissant, surmonté d'un fort depuis longtemps silencieux. Cézembre longue de 700 mètres, large d'environ 200, présente du côté de St-Malo, dont elle est distante d'une lieue, une agréable plage de sable fin ; mais, vers le large, elle oppose aux flots une barrière de granit sur laquelle, par les gros temps, se pulvérisent les embruns. Les savants ne sont pas d'accord sur l'orthographe de Cézembre et un philologue m'affirmait, une fois, qu'il fallait écrire, Saint Zembre. Je le veux bien et je n'y vois pour ma part, aucun inconvénient. Cependant, je n'ai pas trouvé mention de ce saint dans l'excellent *Memento des Sources Hagiographiques de Bretagne*, publié en 1918 par le très érudit abbé F. Duine. Je ne crois pas, non plus, que Mgr Duchesne eut jamais consenti à prononcer le panégyrique de S. Zembre, s'il en avait été prié ; par contre, l'îlot évoque le souvenir plus précis de Saint-Brendan. On prétend qu'un prêtre de Saint-Malo, voué, sur ce rocher, à la vie contemplative et à l'élevage des lapins, occupations charmantes, édifia, le 22 mai 1420, ou les jours suivants — on n'en est pas très sûr, — un oratoire dédié à Saint Brendan. La chapelle aurait même été beaucoup plus fréquentée

1. C'était un excellent nageur ; bien après la soixantaine, il aimait « à tirer des brasses » auprès du « Caillou Blanc », sous la Cité, à cent mètres de sa petite maison.

si un malheureux cataclysme n'avait pas, plus ou moins brusquement, séparé Cézembre de la terre ferme et submergé ces prairies « dont tout le monde parle et que personne n'a vues », et qui existaient encore, dit-on, au quinzième siècle ; quant à Saint Brendan, il m'apparaît beaucoup plus authentique que Saint Zembre ; le saint a même eu les honneurs d'un cycle épique. Il figure dans une satire en vers rythmiques conservée dans un manuscrit du collège Lincoln à Oxford. Les hagiographes nous apprennent que Brendan, abbé de Lancarvan, aurait baptisé saint Malo, devenu son disciple ; mais, celui-ci aurait bientôt quitté son maître et ils auraient pérégriné chacun de leur côté. Les navigation de saint Brendan, appelé quelquefois Brendan de Confort, sont demeurées célèbres et ont été l'objet d'études aussi nombreuses que variées. L'accès de l'île, portant un fort modeste, fut longtemps interdit au public ; pendant la guerre, les Belges y avaient installé un dépôt disciplinaire pour leurs soldats ; il était défendu, sous les peines les plus sévères, de débarquer dans l'île. Aussi les bons Belges, qui s'ennuyaient un peu sur le rocher solitaire, résolurent-ils d'y rétablir le culte de saint Brendan. Quelques temps après Mgr Duchesne, ignorant les décrets de l'autorité militaire, s'exposa, sans le savoir aux foudres du Conseil de guerre en visitant le 27 septembre 1917, Cézembre, tout fier de son nouvel oratoire. Il y avait, paraît-il, une soixantaine d'années qu'il n'avait pas vu Cézembre, son île de prédilection. En revanche, il avait visité et exploré de nombreuses îles dans la mer Egée, copié à Patmos des chartes intéressantes pour l'histoire de l'Europe, découvert des fragments nouveaux de Jules l'Africain et des textes de l'évangile de St-Marc ; à Cézembre, il ne retrouva que des souvenirs d'enfance ; il les évoqua avec joie et bonne humeur et il ne regretta nullement d'avoir frisé le conseil de guerre pour venir honorer le saint de sa petite patrie, ce bon saint, auquel les filles à marier demandaient un fidèle époux.

Après la vie de saint Samson, la vie de saint Malo est la plus ancienne de toutes les vies de saints bretons ; c'est le premier document, bien daté, du cycle de saint Brandan

et de ses extraordinaires Voyages à la découverte de l'île Fortunée¹. On en possède deux rédactions, l'une de Bili, diacre d'Alet, l'autre anonyme. La première, distribuée en deux livres, renferme un récit de la translation des reliques du saint et celui de plusieurs miracles ; la seconde s'arrête à la mort de saint Malo, en Saintonge ; mais une troisième pièce, contenant le récit de la translation, s'y réfère et en forme le complément². D'après Mgr Duchesne, cette dernière est postérieure au règne d'Alain le Grand, mort en 907 et antérieure au transfert des reliques à Paris ; elle aurait donc été écrite dans la première moitié du x^e siècle.

Entre ces deux rédactions, il y a de graves différences et sur un point important une contradiction flagrante. D'après Bili, le saint n'aurait pas reçu la prêtrise outre-mer, mais aurait été ordonné par le métropolitain de Tours ; l'autre rédaction porte que saint Malo aurait été évêque dans le pays de Galles avant son arrivée au pays d'Alet. Avec sa maîtrise et sa probité d'historien habituelle, Mgr Duchesne étudie les deux rédactions et s'efforce de les dater et d'en trouver le rapport avec la réalité historique : « Cette question, dit-il, est bien difficile à résoudre ; elle n'est pas même susceptible d'une solution absolument sûre et précise. Au moins peut-on indiquer un minimum de données certaines, au-delà desquelles les traditions, si elles contiennent encore des éléments de vérité, les enveloppent de tels nuages que les yeux de la science, moins perçants que ceux de la foi, ne parviennent pas à les isoler. Deux choses sont certaines : 1^o Saint Malo a fondé le mo-

1. L. DUCHESNE : *La Vie de Saint-Malo*, étude critique. Revue Celtique, tome XI, p. 1-22, 1890.

2. Publiées ensemble à Rennes, (Plihon 1884), la première par Dom PLAINÉ, la seconde, par M. A. DE LA BORDERIE. Mgr Duchesne n'avait, pour l'œuvre nombreuse de M. A. de la Borderie qu'une estime modérée. Leurs méthodes étaient différentes ; il y a un monde « entre les analyses sévères de Duchesne et les éloquentes reconstructions de La Borderie ». Monseigneur Duchesne, dit l'abbé F. Duine, désirait vivre en paix, autant que possible, avec M. de la Borderie, qui était l'ainé, mais un aîné de formation romantique et de tempérament despotique. » Cf. E. DUINE, *Nécrologie de Mgr Duchesne*, in *Annales de Bretagne*, 1922, t. 1, p. 330-332.

nastère d'Aleth et exercé l'épiscopat dans la région voisine. 2^o Saint Malo est mort à Saintes. C'en est assez pour justifier le culte dont il a été l'objet en ces deux localités. Sur la vie réelle de saint Malo, nous n'avons que très peu de détails particuliers. Venu du pays de Galles, il fut, comme tous les saints de son temps et de son pays, un homme d'une foi, d'une piété et d'une austérité extraordinaires, un prédicateur énergique, un grand protecteur des faibles, une âme fière, capable de parler ferme aux représentants de la force brutale. Ce qui le caractérise, ce n'est ni sa provenance, ni son rôle ; tous nos vieux saints bretons viennent d'outre-mer ; Malo n'a qu'un trait particulier, c'est son exil volontaire. En général, les saints bretons meurent chez eux ; celui-ci est allé mourir à l'étranger, après avoir, dit-on, maudit ses ouailles ingrates. On ajoute, il est vrai, qu'il leur pardonna avant de mourir et même qu'il vint leur apporter ses dernières bénédictions. J'ai bien peur que ce dernier trait ne soit une atténuation de la tradition primitive et authentique. Les saints bretons n'étaient pas tendres ; c'est beaucoup qu'ils pardonnent au lit de mort. »

L'étude critique de Mgr Duchesne a encore le mérite de fixer la date de la narration du premier *sage* dont s'inspira Bili pour écrire la Vie de Saint-Malo. Bili était diacre vers 870 et il occupa le siège d'Aleth dans les dernières années du ix^e siècle ; cela suppose qu'il naquit vers 840, c'est-à-dire sous Louis le Débonnaire ; mais, on ne saurait remonter plus haut ; la science liturgique de Mgr Duchesne entre ici en scène. Les détails de la messe célébrée par saint Malo sur le dos d'un monstre marin, l'*Agnus Dei* venant après le *Pater*, se rapportent non à la liturgie gallicane, suivie par les Bretons des deux côtés de la mer, aux temps mérovingiens, mais à la liturgie romaine. L'*Agnus Dei* fut introduit dans la messe romaine sous le pape Sergius (687-701)¹, or, cette liturgie ne pénétra en France que

1. Voir DUCHESNE : *Origines du Culte Chrétien*. Ch. 6. La Messe Romaine.

vers le VIII^e siècle. Les Bretons, séparés politiquement du corps de l'empire frank « obstinés de longue date dans une hostilité spéciale contre les usages romains », ne l'adoptèrent pas spontanément ; il fallut l'insistance de Louis le Débonnaire pour que l'on consentit à sacrifier les vieux usages. « En tout cas, conclut Mgr Duchesne, il y avait longtemps qu'on s'était résigné à la conformité. » La rédaction du premier sage remonte aux approches de 840 : le biographe aurait donc vécu au plus tard sous Louis le Débonnaire. »

Une contradiction absolue s'élève aussi au sujet des reliques de Malo. Une tradition veut que les Aléthiens se soient emparés à Saintes de la tête et de la main droite de leur évêque. Ces reliques, installées dans l'île d'Aaron, y auraient engendré de nombreux miracles. On admettait alors le partage avec Saintes ; mais au temps du roi Alain (888-907) et de l'évêque Billi, un jeune Aléthien se serait emparé furtivement du corps de Malo. La joie fut grande dans le pays : on avait le squelette entier. De là l'histoire de Menobred : « Vraie ou fausse, conclut Mgr Duchesne, elle met mes compatriotes du dixième siècle dans un très mauvais cas : Ou bien ils ont perpétré un vol de reliques, avec la circonstance aggravante d'un odieux abus de confiance, ou bien ils s'en sont vantés sans l'avoir commis. Cette dernière hypothèse me semble plus vraisemblable que l'autre. Quelque soit, d'ailleurs, le péché pour lequel on se décide, les délinquants auront été absous, sans la moindre difficulté, par l'opinion de leur temps fort indulgent, on le sait assez, en matière de fraudes pieuses. »

C'est sur cette constatation que Mgr Duchesne termine son étude critique sur saint Malo ; j'ai cru devoir l'analyser en détail, tandis que je passerai rapidement sur le *Liber Pontificalis* et les *Fastes Episcopaux de l'ancienne Gaule*. Mais la vie de saint Malo, critiquée par Mgr Duchesne a été laissée par trop dans l'ombre ; ce point d'histoire locale méritait un peu plus de lumière.

En 1894, parut le *Martyrologe Hieronymien* qui forme l'introduction d'un des volumes des *Acta Sanctorum* des

Bollandistes¹ ; le martyrologe, d'après les critiques, resté, en dépit de ses lacunes et de ses erreurs la première source à consulter pour qui aborde l'étude de l'hagiographie primitive. Entre temps, il publiait le *Liber Censuum* de l'Eglise Romaine, continuation de l'œuvre commencée par M. Paul Fabre.

En 1896, l'abbé Duchesne publia son livre sur les Eglises Séparées². Plusieurs des études qui composent cet ouvrage avaient déjà passé dans des revues savantes³. Leur auteur estima que le moment était favorable pour les présenter en volume au grand public ; on s'occupait beaucoup, à ce moment, des Eglises actuellement séparées, de la communion romaine ; divers événements ramenaient l'attention sur ce que Mgr Duchesne appelait « ces vieux problèmes » ; il considéra qu'il y avait un intérêt à réunir ces pages « au moment où le Saint-Siège, fidèle à ses traditions antiques, rappelait au monde chrétien que le schisme est toujours un malheur et l'unité toujours un devoir ». Il est certain qu'il fut encouragé par Léon XIII, « le pape aux nobles tentatives », lequel tenait en haute estime le directeur-prêtre de l'Ecole Française d'Archéologie. C'est ainsi que le chapitre II de l'ouvrage, consacré à l'encyclique du patriarche Anthyme, s'inspire de l'encyclique *Praeclara*, adressée le 20 juillet 1894, par le Souverain Pontife. L'historien, avec une netteté parfaite, expose et discute les causes de cette séparation lamentable, qui éloignait de l'Eglise Catholique plusieurs millions d'Orientaux. Il déplorait aussi que les sages prescriptions du Concile de Trente fussent souvent violées, ainsi que le reprochait le patriarche. Le Concile n'avait-il pas prescrit, dans les sermons prêchés au populaire, d'éviter les questions difficiles et subtiles dépourvues

1. *Martyrologium Hieronymianum*, publié en collaboration avec M. le commandeur J. Bapt. de Rossi, in-f°, Paris, Fontemoing.

2. *Autonomies Ecclésiastiques : Eglises Séparées*, Paris, Fontemoing, 1905, in-18.

3. Notamment dans la *Quinzaine*, dans les *Mélanges de l'Ecole de Rome* et la *Byzantinische Zeitschrift* de Munich. Voir aussi : *Rapport sur la validité des Ordinations anglicanes, présenté à Sa Sainteté le Pape Léon XIII*.

d'intérêt pour l'édification et la piété et n'avait-il pas recommandé à la sévérité des évêques des pratiques qui dérivent de la vaine curiosité, de la passion du gain et de la superstition ?

« Mais, répliquait Mgr Duchesne, ces intempérances ne sont pas un mal spécial aux églises latines » ; et prenant assez vertement à partie Sa Béatitudo Anthyme, dont la réponse lui avait paru incorrecte, le savant historien, devenu polémiste, ajoutait : « Je ne pense pas que Sa Béatitudo consentirait à faire siens tous les propos qui se tiennent dans les Eglises des Sept Conciles œcuméniques ou qui circulent dans les petits écrits destinés au populaire ? »

A propos de sermon, je ne crois pas que Mgr Duchesne ait souvent prêché ; ce n'était pas un orateur ; quand il devait parler en public, il écrivait toujours son discours ou commentait brièvement les notes qu'il avait sous les yeux. Voici, cependant, une anecdote que je tiens d'un membre de sa famille. Etant diacre, le jeune Duchesne, fut invité par le recteur de Rothéneuf, en Paramé, à donner un sermon. Le séminariste de St-Brieuc prit pour sujet *La Mort*. Au cours du sermon, une bonne vieille paroissienne se trouva mal ; on la transporta dans une maison voisine ; elle y mourut presque aussitôt. Avait-elle été impressionnée par les paroles du jeune diacre ? L'abbé Duchesne, toujours modeste, se défendit d'avoir eu une éloquence aussi... persuasive et ne cessa d'affirmer que son sermon ne rappelait en rien celui que Bossuet prononça sur le même sujet .. *Si non è vero benè trovato*.

Peu de temps après l'apparition de son volume sur les Eglises Séparées, Mgr Duchesne se rendait en Angleterre pour y recevoir à Cambridge le titre de docteur ès-lettres, *honoris causa*. Il arriva à Londres, le 16 juin 1896, avec M. Samuel Berger et se rendit le lendemain à Cambridge, où il trouva un chaleureux accueil. Le 18 eut lieu une imposante cérémonie universitaire, au cours de laquelle il reçut, ainsi que M. Samuel Berger, le bonnet carré de docteur. Le soir il y eut une brillante réception dans la salle d'honneur de *Trinity College* où, dans une causerie

familière, Duchesne intéressa vivement ses auditeurs en leur parlant des légendes de Saint-Georges ¹. Le lendemain, il se rencontrait avec Lord Acton qui se montra réservé et parla peu, bien que grand admirateur des œuvres de Duchesne. Le 20 juin, il rencontrait à Salisbury, l'évêque anglican John Wordsworth. Après avoir passé deux ou trois jours à Londres, où il vit Lord Halifax, il se rendit à Oxford, où il séjourna jusqu'au 28 et, enfin, rendit visite à M. Gladstone, qui se trouvait alors à Harwarden-Castle, près Chester. Le 1^{er} juillet, il était à Bruxelles.

En 1898 parurent *Les Premiers Temps de l'Etat Pontifical*. C'était un résumé des leçons que l'abbé Duchesne avait professées à Paris ; l'ouvrage était sobre de références « Le lecteur consciencieux, disait l'historien, dans l'avertissement du livre est prié de se reporter au *Liber Pontificalis*. Les petits livres comme ceux-ci sont faits pour les lecteurs... ordinaires. »

1. Tous ces renseignements m'ont été donnés par un fidèle ami de Mgr Duchesne, M. le baron Frédéric de Hügel. Celui-ci ne croit pas que, durant son court séjour en Angleterre, Mgr Duchesne ait prononcé un discours préparé, mais son esprit et la vivacité de son intelligence y furent appréciés par les savants : « I do not think that during his short stay in England, the Abbé made any prepared and formal speech, but his wit and brilliancy were greatly appreciated by the select group of scholars there. » Lettre de M. le baron de Hügel, 11 Octobre 1922.

Mgr Duchesne appréciait la critique anglaise. Consacrant un article à l'ouvrage *The Epistles of saint Paul by Lightfoot, bishop of Durham*. (London, Mac Millan, 1883-1884), il disait : « Bonne critique anglaise, peu inventive, mais sans témérité, d'une tendresse médiocre pour les fantaisies risquées, mais sans malveillance de principe envers la nouveauté, accueillant celle-ci sans dédain, mais lui demandant de vouloir bien produire ses raisons et les laisser contrôler. Bulletin crit., sur Lightfoot. En 1908, lors de la séance de la Société Historique de Saint-Malo, Mgr Duchesne eut le plaisir de s'y rencontrer avec l'excellent orientaliste anglais Brightmann. Les travaux de Mgr Duchesne étaient très appréciés à l'étranger. Plusieurs de ses ouvrages ont été l'objet de traductions. Citons : *Storia della Chiesa antica*, Roma, 1911, 3 vol. in-8. — *Los VI primeros siglos de la Iglesia*. Barcelona, 1911, 2 vol. in-8. — *Early History of the Christian Church*, London 1909-1912, 2 vol. in-8. — *Christian Worship : its origin and evolution*. London, 5 éditions, 1903, 1904, 1910, 1912, 1919. Traduction M. L. Macure.

Duchesne y expliquait la formation du petit Etat pontifical au huitième siècle et rapportait les conditions dans lesquelles cet état fonctionna pendant les trois premiers siècles de son existence.

En 1894, Mgr Duchesne fit paraître le *Martyrologe Hiéronymien*, en collaboration avec M. de Rossi. Ce martyrologe qui, en dépit de ses lacunes et de ses erreurs, reste la première source à consulter pour l'étude de l'hagiographie primitive, forme l'introduction d'un des volumes des *Acta Sanctorum* des Bollandistes. Le 30 mars 1895, Duchesne fut nommé directeur de l'Ecole Française d'Archéologie à Rome, en remplacement de M. Geffroy.

Mgr Duchesne n'était pas un rat de bibliothèque : il aimait le grand air, la lumière gaie et vive et il appréciait les sports. Ses plus belles découvertes archéologiques et paléographiques furent faites, principalement, au cours de longs et pénibles voyages en Macédoine et au Levant. Il aimait à raconter ses pérégrinations à travers les plateaux de l'Asie-Mineure, sous des climats malsains et quelquefois meurtriers et par des routes qui n'étaient pas toujours sûres¹. Il avait beaucoup d'endurance et une énergie physique considérable. Jusqu'en 1920, il tint, malgré son âge, à présider, chaque année, à St-Servan, sa ville natale, la procession de la Mi-Août. Revêtu de lourds

1. Voir aussi sur le voyage entrepris dans le nord de la Grèce, en 1874, par l'abbé Duchesne et M. Ch. Bayet, le compte-rendu de cette mission dans la *Bibliothèque des Ecoles Françaises d'Athènes et de Rome* et sur le voyage de 1876, avec M. Maxime Collignon dans la partie méridionale de l'Asie Mineure le *Bulletin de la Correspondance Hellénique*, premier volume et, plus spécialement MAXIME COLLIGNON, *Notes d'un Voyage en Asie-Mineure* I. De Mermedje à Adalia. II. Adalia, la Cilicie Trachée et le Taurus. *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} janvier-15 avril 1880.

Dans les papiers de Mgr Duchesne, conservés dans sa villa de Saint-Servan se trouve un petit cahier, renfermant des notes sommaires sur ce dernier voyage, ainsi qu'un brouillon de lettre à M. Martha. Duchesne dit à son ami et camarade d'Ecole combien l'exploration est pénible ; la chaleur est accablante ; la nuit, on grelotte de fièvre. Une note humoristique écrite durant son voyage à l'Athos dit : « Je couche sur un matelas rempli de sable et de cailloux. On y est très bien. »

habits sacerdotaux, une mitre blanche sur la tête, il parcourait à pas fatigants plus de trois kilomètres : « Comme Monseigneur a du avoir chaud hier ! » lui disait une paysanne, le lendemain d'une procession qui s'était déroulée sous un ciel très orageux. — « Pas si chaud, ma bonne fille, lui répondit le prélat, que lorsque j'étais chez les Turcs ! » Monseigneur Duchesne faisait allusion au fructueux, mais pénible voyage qu'il accomplit avec M. Collignon en Anatolie et en Cilicie. Et la paysanne de s'écrier, à la grande joie de l'érudit missionnaire scientifique : « Ah ! Monseigneur, je ne savais pas que vous eussiez évangélisé les nègres ! »

L'ancien professeur à l'Institution St-Charles de St-Brieuc était déjà très partisan, en 1867, des exercices physiques fort peu pratiqués, à cette époque, dans les établissements d'instruction. Il ne voulait pas que la jeunesse fut trop « encagée ». « Vous connaissez, disait-il une fois à ses compatriotes, les escapades de Chateaubriand sur la grande grève de St-Malo, quand ce gamin de la Cité des Corsaires allait livrer bataille aux polissons de St-Servan ? Eh ! bien ! j'ai connu les mêmes plaisirs et je ne crois pas qu'il y ait de grève à l'embouchure de la Rance, où je n'aie entraîné mes chaussures et trempé mon individu. »

Le grand savant favorisait donc, le plus possible, l'esprit d'entreprise et d'aventure. Un jour, dans une allocution prononcée au cours d'une séance archéologique à St-Malo, il déplorait que cette ville, si féconde en grands hommes n'eût pas produit un seul chevalier de l'air. Dans l'assemblée une voix s'éleva : « Pardon, Monseigneur ! nous avons Raoult ! »

— Ah ! Et où vole-t-il, Raoult ?

— A Madagascar, Monseigneur !

— Bravo ! s'écria joyeusement l'éminent académicien ; un Malouin ne pouvait voler que dans le ciel des Tropiques, loin d'Issy-les-Moulineaux !... Messieurs, un ban pour Raoult ! »

Et Monseigneur Duchesne ouvrit vigoureusement le ban en l'honneur de l'aviateur breton.

Une autre fois, dans les mêmes circonstances, il reprocha

aux Malouins, dont il avait exalté les hommes illustres du siècle dernier, de rester maintenant trop attachés à leur rocher. Je cite textuellement : « Malouins qui m'écoutez, dit-il, vos ancêtres ont été des lions ; mais n'oubliez pas que si l'on met une paire de lions dans un vaste parc, où ils auront tous les jours, une nourriture facile, sans être obligés de peiner ou de combattre et si on les laisse se reproduire, au bout de trois générations ce ne seront plus des lions, mais des veaux. Malouins ne devenez pas des veaux ! »

Cette boutade, ces concetti, comme on eut dit à Rome, ne fut pas du goût des Malouins. Certains esprits grincheux y virent même une allusion désobligeante à leurs pratiques religieuses. Il y eut des murmures et le lendemain, Monseigneur Duchesne trouvait dans sa boîte aux lettres, une pièce de vers intitulée *La Ballade du Veau Piqué*.

Cette poésie, il faut le reconnaître, était assez bien tournée, mordante, mais, à tout prendre, respectueuse. Son titre était spirituel. Mgr Duchesne fut le premier à en rire et je le reproduis ici sans la moindre hésitation :

LA BALLADE DU VEAU PIQUÉ

« Malouins, dont les ancêtres furent des lions,
« ne soyez pas des veaux. »

Mgr DUCHESNE.

D'une voix qui jamais ne tremble,
Vous avez un peu, Monseigneur,
Médit du Veau... Que vous en semble ?
Le veau m'est resté sur le cœur.

Vous le savez, la vie est chère,
Le veau même est rare chez nous
Et voilà pourquoi ma bouchère
Me vend ses rognons des prix fous !

Pour peu même que cela dure,
Nos estomacs en rébellion
N'auront plus comme nourriture
Que l'acre saucisson de... lion.

Ceci n'est pas querelle outrée,
Vous êtes de ceux, Monseigneur,
Dont la plume est trop acérée
Pour qu'on la brave avec honneur.

C'est tout simplement la ballade
Du veau piqué par un coup droit :
Daignez passer cette salade
Au veau qui n'a pu rester froid.

X. X. X.

Ainsi, se termina, non pas par une chanson, mais par une agréable pièce de vers, le petit incident qui fit quelque bruit autour de St-Malo il y a une quinzaine d'années¹. Au surplus, les Malouins et les Servannais connaissent bien l'amour que Mgr Duchesne portait à son pays natal : il le manifestait à toute occasion, mais il osait dire comment il le comprenait ; il condamnait franchement tout séparatisme :

« Les caractéristiques des Bretons, disait-il, ne sont peut-être pas toutes celles des Malouins et réciproquement. Dans l'ensemble des pays soumis aux chefs politiques de la Bretagne continentale, celui-ci se distingue de bonne heure par des traits spéciaux. *Malo au riche duc* est une devise plutôt ducale que malouine ; elle exprime moins les sentiments des Malouins que les pieux désirs de la Cour de Bretagne. De ceci font foi deux monuments encore existants, la tour Solidor et le Château de Saint-Malo, élevés l'un et l'autre par les riches ducs pour aider Malo à se maintenir fidèle. « *Ni Français, ni Bretons, Malouins* », ainsi disait-on en des temps reculés où de tels propos s'expliquaient d'eux-mêmes. Maintenant le devoir est de se montrer Français avant tout, Français de toutes ses forces et de mettre au service de la grande patrie toutes les ressources de la petite. Le Malouin d'autrefois n'aurait pas eu une si haute idée de lui-même, s'il n'avait eu conscience de certaines qualités maîtresses, capables de soutenir une telle appréciation. Entre ces qualités, il y en a une que l'on

1. Cette poésie, que son auteur a improprement qualifiée de ballade et où s'est glissée une faute de prosodie, fut publiée dans un journal local *Le Salut*, le 3 Août 1911.

distingue tout d'abord : c'est la hardiesse. Le Malouin est essentiellement un être hardi. Et voici que la catégorie des hommes de mer s'élargit sous nos yeux. Ce n'est plus seulement sur les abîmes de l'Océan qu'on se lance, le cœur cuirassé d'un triple airain, confiant sa vie à de fragiles esquifs. Les voies de l'air et leurs dangers bien autrement redoutables tentent maintenant la hardiesse humaine. Il eut été singulier qu'elle ne se manifestât pas en si belle occasion. A vrai dire, cependant, ce n'est pas nous qui avons commencé. Aujourd'hui c'est chez nous, sur notre côte, que nous saluons la glorieuse nef aérienne d'un gas de notre pays. Et c'est de loin qu'il nous l'amène, c'est au retour d'un long et triomphal voyage au-dessus des Etats d'Europe. Il nous la montre, il nous y invite et telle est notre confiance dans ce pilote de l'air que nous ne craignons pas de le suivre là-haut, même les femmes, même les magistrats municipaux qui s'entraînent ainsi à planer au-dessus des mesquines querelles et des questions de clocher. »

Son élection à l'Académie Française fut aussi pour Mgr Duchesne l'occasion de conseiller à ces compatriotes, les exercices physiques. « Je ne sais encore, disait-il au lendemain de son élection, quelles félicités m'attendent dans l'empyrée qui vient de s'ouvrir à moi. Il y a, sans doute, le plaisir de collaborer à des œuvres utiles, comme le *Dictionnaire* de notre langue nationale; mais j'apprécie, très particulièrement, la perspective de vivre en relations étroites avec des confrères qui sont tous des personnes charmantes, d'esprit distingué et de haut caractère. Toutefois, ce dont je jouis le plus, en ce moment, c'est moins

1. Le 14 mai 1908, il écrivait à M. le comte Joseph Primoli : « Vous me parlez de l'Académie. Est-ce le sirocco qui est toujours fort intense, est-ce mon peu d'ambition ou l'appréhension de me rencontrer là-dedans avec tel ou tel, le fait est que je n'éprouve présentement aucun attrait pour cette section de l'Institut ? Et je ne crois pas que j'en éprouve jamais. Les démarches, les discours d'entrée, les prix de vertu sont choses à me faire mourir d'ennui et c'est la mort que je redoute le plus. » Citée par Jean COLIN, *Mgr Duchesne*, p. 21.

d'appartenir à l'Académie que de n'être plus candidat.¹

« Ce n'est pas que la candidature n'ait ses avantages. Elle oblige, en particulier, à faire beaucoup d'exercice. De retour à Rome, après une tournée sur les trottoirs et dans les escaliers de Paris, je rencontrai mon médecin qui me félicita sur ma bonne mine : « Prenez la recette, lui dis-je. Engagez vos malades à faire une cure de candidature à l'Académie Française. Rien n'est plus réconfortant. »

« Mais il y a aussi des désagréments. Sous prétexte qu'une élection à l'Académie est un événement parisien, la presse s'en mêle et plus que de raison. Car elle n'a vraiment pas sa voix au chapitre. J'ai eu contre moi les journaux les plus bruyants : ils ne m'ont pas ménagé les violences. Avec un prêtre qui ne saurait les mener sur le pré, ces messieurs se sentent à l'aise ; mais on peut mépriser les exercices des insulteurs de profession. D'autres y mettent une perversité moins grossière ; ils connaissent les points sensibles et ne manquent pas d'y appuyer. C'est ainsi que je me suis vu attribuer de prétendus traits d'esprit, en réalité, des propos ineptes et inconvenants à l'adresse des personnes augustes et vénérables. Ceux qui se sont livrés à ces exercices n'ont pas réussi à empêcher mon élection, mais ils m'ont fait beaucoup de peine. Laissons cela.² »

1. Mgr Duchesne fut élu membre de l'Académie Française, le 26 mai 1910 par 17 voix, Mgr Baudrillart en obtint 12. Il avait été élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, le 7 août 1888 par 21 voix sur 37 votants.

2. Quelques minutes plus tard, le conférencier eut la malencontreuse idée de rapporter un prétendu trait d'esprit de Mgr Duchesne. Celui-ci eut un sursaut sur son fauteuil et ses yeux brillèrent d'une étrange éclat. La conférence terminée, Mgr Duchesne se leva et d'une voix où tremblait l'indignation, s'écria : « Je proteste contre le propos que l'on impute. *Je n'ai jamais dit cela. C'est absolument faux.* Et, cependant, je n'espère pas que mes démentis aient raison de cette légende. On n'a jamais raison des légendes. J'en ai assez expertisé pour le savoir. Il y en a de gracieuses qu'il ne faudrait pas déraciner, qui servent d'ornement, de véhicule à l'histoire même. Celles-là, je les vénère ; je suis prêt au besoin à les cultiver, si les bras manquent à cette agriculture. Il y en a d'autres, notamment celles qui m'ont attribué tant de propos saugrenus, que je voudrais extirper. Je n'y réussirai pas ; c'est entendu,

« Je ne suis pas le premier enfant de ce pays qui arrive à l'Académie Française. On vous parlera de mes trois prédécesseurs : l'abbé Trublet, Maupertuis et Chateaubriand. Tous les quatre, s'il n'est pas trop prétentieux de faire cette addition, nous sommes nés à portée de ces grèves ; elles ont vu les ébats de notre enfance. Ces ébats ont dû être les mêmes ; il n'y a pas deux manières de polissonner par ici. De Trublet et de Maupertuis nous ne savons rien de précis ; ils ne nous ont rien fait savoir de leurs premiers exploits. Chateaubriand, grâce à l'attention qu'il a eue de se raconter en détail, nous est plus familier. Nous connaissons ses escapades sur la grande grève, sur les troncs de chêne qui défendent la digue, sur le barrage où, en bon gamin de St-Malo, il allait volontiers livrer bataille à ceux de St-Servan... Mais St-Malo n'a eu que les débuts de ses académiciens ; de bonne heure ils déguerpirent. L'archidiacre Trublet, bien que pourvu d'une stalle à la cathédrale, officiait ordinairement à proximité de M. de Fontenelle. Maupertuis devint bientôt plus Berlinoïse que Malouin, je dirais presque plus prussien que français. Chateaubriand, après les équipées du premier âge et sa fugue américaine, passa, ici, pour se marier ; après quoi on le perdit de vue, jusqu'au jour où, dans son cercueil, il vint prendre possession du Grand Bé. L'académicien de St-Servan se montrera moins volage. Tant que Dieu lui prêterait vie, il compte bien continuer à occuper tous les ans sa stalle à l'église paroissiale. On le verra aussi chez vous et dans les autres réunions honnêtes de la contrée : *Semper fidelis*.¹ Dans ses

mais au moins, puisque nous sommes ici dans une Société historique, que *l'histoire enregistre mes protestations*. »

Mgr Duchesne ne dédaignait pas de rapporter certaines légendes amusantes sur les saints et le paradis. Voir la boutade du roi anglais Oswy (664) qui ne voulut pas déplaire à saint Pierre.

Les *Premiers Temps de l'Etat Pontifical* 1904, p. 49.

1. Tous les ans, écrivait, en novembre 1888, l'abbé Duchesne au baron Frédéric de Hügel, je fais ici [à St-Servan] une retraite de deux mois sous la direction de ma mère, qui a l'âge du siècle et d'une foule de gens respectables prêtres et laïcs, dont aucun ne se doute du bien qu'il me fait. Je ne lâcherai pas ce paradis pour le plaisir d'être d'ac-

allocutions à la Société Historique, Monseigneur Duchesne après avoir parlé du pays, se faisait un plaisir de *causer* un peu de ses grands hommes. C'était une sorte de petite revue littéraire, d'où la banalité était exclue et qui s'inspirait, souvent, de l'actualité. Il en profitait même pour dire leur fait aux antiques. La publication des conférences de Jules Lemaître fut pour lui l'occasion de prononcer un discours dont les Malouins n'ont pas perdu le souvenir : « Un événement qui nous intéresse, disait-il, c'est la publication des conférences de M. Jules Lemaître sur Chateaubriand. Pauvre Chateaubriand ! Plaignons-le d'être tombé en ces mains redoutables. Oh ! je ne veux pas dire qu'il ait été traité avec injustice. Dieu me garde de faire la critique des critiques. Celles-ci après tout, sont méritées, et je ne vous dissimulerai pas, entre nous, que sur tous les points ou presque tous, je n'opinerai pas autrement que mon illustre confrère.¹

« Mais, tout de même, les savants sont bien indiscrets. Non seulement ils décortiquent, dissèquent, alambiquent l'œuvre littéraire ; ils veulent encore soumettre à leurs impitoyables analyses, le plus intime de la vie. Ils jaugent les amours ; ils sondent les convictions politiques et religieuses. Le public se plaît à ces vivisections : il faut le satisfaire. C'est évidemment pour lui plaire que M. Jules Lemaître a dressé le catalogue des passions suscitées par l'auteur des *Martyrs* et qu'il a fait expertiser sa foi par des théologiens consommés. Ils l'ont déclarée valable : c'est heureux². Mais le critique veut en savoir plus long. Il se met à la recherche des confesseurs. M. de Chateaubriand se confessait-il ? A qui ? Depuis quel âge ? Combien de

cord sur tous les points avec moi-même. » Cf. *The Times Literary Supplement*, May, 25 th. 1922, p. 342. col. 4.

1. A vrai dire Mgr Duchesne n'était pas un grand admirateur de Chateaubriand dont le *moi* lui était haïssable et, comme Flaubert, il lui reprochait d'avoir empli le monde du tapage de sa douleur.

2. Quand Mgr Duchesne prononça cette allocution, sa foi, a lui aussi, « venait d'être expertisée. » Le premier volume de *l'Histoire Ancienne de l'Eglise* avait été mis à l'*Index* le 22 Janvier 1912.

fois ? Pour un peu, on écouterait à la porte du confessionnal. Si l'on ne va pas jusque là, c'est que le pénitent a pratiqué la confession publique et que, en dehors des *Mémoires d'Outre-Tombe*, les documents ne font pas précisément défaut. Soyons bons pour les critiques, leur tour viendra ; ils le savent bien. Les libertés qu'ils prennent avec leurs prédécesseurs, on les prendra avec eux. Ils y sont résignés ; c'est la rançon de leur curiosité, de leurs indiscretions si l'on veut. Après eux encore, on cherchera le secret des convictions, des conventions, des évolutions diverses, soit de l'extérieur, soit de l'intérieur ; quand viendra pour eux le jour des rétributions, je leur souhaite de pouvoir, comme Chateaubriand, se protéger contre la critique par la sympathie qu'ils auront inspirée : « Jugeons-le sans miséricorde, disait Joubert, et parlons-en sans retenue ». Mais il avait commencé par dire : « Nous l'aimerons toujours, coupable ou non coupable. Car, vraiment, il fut aimable et aimé. » Il le fut et il l'est encore.

« Il le fut, de son vivant, plus peut-être à certains égards que Madame de Chateaubriand ne l'eut souhaité, mais d'autre manière aussi, d'autre manière surtout. Que de cœurs sensibles, (il l'étaient tous alors), ont été mis en mouvement par Atala et René. Que de braves gens ont mouillé de larmes sincères ces apologies qui relevaient les autels et justifiaient les croyances. Il est aisé maintenant de les trouver insuffisantes ; alors, elles étaient efficaces et leur efficacité était de conséquence. Maintenant encore il est aimé et de M. Jules Lemaitre tout le premier. Contemplez cette accolade : « Si vous croyez, dit-il, que je ne l'aime pas, tel qu'il est, comme vous vous trompez. Eh bien ! oui, tel qu'il est, avec son amusante admiration de lui-même, sa perpétuelle attention à prendre de belles poses, avec ses défauts de lettré, ses faiblesses de cœur, bref, avec toutes ses ombres ; s'il n'y avait pas d'ombre ce ne serait pas un homme ; ce serait peut-être, un saint. On en ferait le panégyrique dans les églises, sans précautions oratoires ; on nous exhorterait à l'imiter, mais qu'il serait lointain.¹ »

1. Un de nos confrères. M. E. Herpin, avant de lire, un jour, devant

Mais l'allocution où Mgr Duchesne donna vraiment toute la mesure de son esprit, où il fit éclater la droiture de son caractère et la franchise de ses sentiments, est, sans contredit, celle qu'il prononça aux fêtes littéraires, organisées par la Société Historique de Saint-Malo, lors de l'apposition de la plaque commémorative sur la maison natale de Jean-Marie et de Félicité Lamennais, le 17 août 1908.

Voici en partie ce superbe discours :

« Toujours heureux de présider vos séances du mois d'août, je le suis aujourd'hui très particulièrement en raison de l'objet que vous avez assigné à la réunion de cette année.

« Vous avez voulu qu'elle fut consacrée à la mémoire des Lamennais, réunissant les deux frères dans un même hommage, sans trop vous inquiéter de la divergence de leurs voies. Tous deux sont enfants de ce pays malouin, tous deux l'ont illustré, de tous les deux vous êtes fiers et vous le dites. Tel est le sens de cette fête littéraire.

« Cependant la chose est un peu scabreuse ; si vous étiez des poltrons, vous ne l'auriez peut-être pas tentée. Ceux que nous célébrons sont des proscrits, l'un de l'Etat, l'autre de l'Eglise. L'abbé Jean, après avoir rendu les plus grands services dans l'administration du diocèse de Saint-Brieuc, après avoir concouru largement aux efforts de son frère pour relever la religion dans l'opinion éclairée, finit par se consacrer tout entier à l'instruction populaire. C'est par là surtout qu'il s'est survécu. Au temps où il commença, nul n'aurait imaginé que l'instruction du peuple dût exclure les éléments de la religion. Qu'un particulier frappé de la difficulté que les communes rencontraient, quand elles voulaient se procurer de bons maîtres d'école, s'efforçât de leur venir en aide, nul ne s'effarouchait de le voir grouper en forme d'Institut religieux le

Mgr Duchesne, une étude ayant pour titre : « *Madame de Chateaubriand était-elle jolie ?* » s'excusait de traiter ce sujet aussi... féminin devant un prélat dont la science était si austère : « Rassurez-vous, lui répondit Mgr Duchesne, j'ai fait, moi, dans le temps, des vers latins sur le nez de Cléopâtre. »



personnel recruté par ses soins. Mais les temps changent et Jean de la Mennais s'est trouvé avoir introduit dans sa fondation des éléments destinés à cesser de plaire, de sorte que le voilà proscrit maintenant dans son œuvre et dans ses disciples.

« L'autre aussi a été proscrit, et tout comme son frère, par ceux-là même qu'il entendait servir. C'est l'usage. Le coup le toucha personnellement, cruellement, si bien qu'étant peu endurant de nature, il se fâcha, d'apologiste devint incrédule et finit en maudissant l'Eglise qu'il avait si longtemps défendue.

« Supérieur à son frère par le talent, l'abbé Féli n'avait pas au même degré que lui l'équilibre intérieur. Il fut toujours excessif. Avant d'avoir des opinions d'extrême gauche, il en eut d'extrême droite. Il fut ultramontain alors que tout le monde en France était gallican et il le fut violemment. Cette attitude aurait dû le servir à Rome, lorsqu'il y porta ses querelles. Mais à Rome, il n'y avait pas que des ultramontains, il y avait aussi, comme un peu partout alors, l'esprit de la Sainte-Alliance, entretenu par M. de Metternich : il y avait l'esprit traditionnel de l'Eglise hiérarchique pour lequel, quand l'autorité se juge menacée, les nuances d'école disparaissent ; il y avait jusqu'à la diplomatie du libéral gouvernement de Juillet, bien trop conservateur pour ne pas se défier. Tout était contre lui.

« Frappé, il refusa de se soumettre. Il continua d'écrire, et le Titan foudroyé, l'ange déchu, comme on disait dans la rhétorique d'alors, trouva des accents éloquents pour riposter aux anathèmes. La suite de sa littérature n'était pas destinée, comme le commencement, à enrichir la collection des Pères de l'Eglise. Cependant, pour lui comme pour son frère Jean, quoiqu'en sens inverse, l'évolution des esprits devait se faire sentir. J'ai souvenir d'avoir rencontré dans certaines encycliques, postérieures de cinquante ou soixante ans à celle dont il eut à se plaindre, des idées qui n'étaient pas sans analogie avec les siennes. On parle maintenant de démocratie chrétienne et cela sans se signer. Félicité de la Mennais en parlait déjà au temps de nos grands pères qui criaient au blasphème. Le tout est

de venir à son heure et de parler au moment opportun, peut-être aussi de parler avec calme. On a quelquefois l'air d'avoir tort, quant on inculque d'une certaine façon les choses les plus sensées.

« Mais j'usurperais le rôle attribué à d'autres, si j'entrais dans la voie des appréciations ; je me bornerai, pour bien indiquer comment je comprends, comment nous comprenons la démonstration d'aujourd'hui, à évoquer un souvenir personnel.

« Il y a quelque vingt-cinq ans, je rencontrais, dans un village de Seine-et-Marne, une pénitente de l'abbé Féli. C'était une personne fort âgée, car elle avait été dame d'honneur ou demoiselle d'honneur à la cour de Charles X. Comme l'abbé Jean, elle avait fini dans l'instruction populaire entendue de la même façon. Elle était fondatrice d'ordre. Sa congrégation, très bien en vue au ministère, en recevait toutes sortes d'encouragements. Mme de Vaux, j'ignore son nom de religieuse, était elle-même ornée de tous les rubans violets qui témoignent de la bienveillance officielle. Mais ce n'était pas cela qui la rendait la plus intéressante. Je la vois encore, étendue sur la chaise longue où la retenaient son âge et ses infirmités, une levrette à ses pieds, comme les antiques abbesses sur leurs pierres tombales, une cage d'oiseaux à sa fenêtre et, près d'elle, deux prêtres à cheveux blancs qui se souvenaient de la Chesnaie et parlaient volontiers tant de l'abbé Bautain, leur compatriote d'Alsace que des frères La Mennais. En franchissant le seuil on se sentait dans un monde antique. Mme de Vaux m'entretint longuement de son ancien directeur. Elle ne me cacha pas que, de bonne heure, il lui avait donné quelques inquiétudes. Elle avait même pris ses précautions ; ils étaient convenus que le directeur indiquerait lui-même à quel moment il conviendrait de renoncer à ses conseils. Féli s'exécuta avec la plus grande loyauté et sa pénitente n'eut pas le chagrin d'avoir laissé traîner sa conscience entre des mains hétérodoxes. Mais, ce point réglé, elle ne défaillit jamais dans son affection. Elle ne recourait plus au ministère de Féli, mais elle lui conservait une fidélité inébranlable, je dirai même intolérante, car

elle n'admettait pas la discussion sur ce point. Sur Lacordaire et Montalembert, qui avaient abandonné leur ami, après l'avoir suivi si longtemps, elle tenait des propos fort aigres. Au fond, ils lui faisaient horreur. On avait beau lui représenter que, pour eux, rester avec La Mennais, c'eût été se séparer de l'Eglise : « Vous direz tout ce que vous voudrez, répondit-elle, mais il devait y avoir un moyen de s'arranger. On n'abandonne pas.

« Cet indomptable attachement, cette indéconcertable fidélité, c'est ce dont nous témoignerons aujourd'hui. Peut-être éprouverions-nous quelque difficulté à concilier tous les éléments de l'abbé Jean ou tous ceux de l'abbé Féli et, surtout, à mettre les deux frères en accord constant. Qu'est-ce que cela fait ? S'il fallait être toujours logiques où irions-nous ? Tirons nous de ces contradictions, comme s'en tirent les femmes, qui aiment sans alambiquer ; comme surtout s'en tirent les mères. Puisqu'aussi bien nous n'en sommes pas chargés, laissons à qui de droit les définitions de principes, les anathèmes et les apothéoses. Contentons-nous de traduire de notre mieux la piété maternelle de la patrie malouine à l'égard de ses illustres enfants. »

La Société historique et archéologique de Saint-Malo avait suspendu pendant la guerre ses séances solennelles ; ce fut pour la compagnie et pour son président une grande joie de reprendre la tradition, quand l'heure de la Victoire eut sonné. Mgr Duchesne prononça à cette occasion le beau discours que voici :

« Notre premier soin, en reprenant le cours ordinaire de notre existence, doit être de constater que, roulés avec toute la France dans les flots du grand cataclysme, nous sommes tout de même en vie.¹ Nous aussi, nous avons

1. Il écrivait de St-Servan, le 10 Août 1914 à M. le comte Primoli, une lettre que je me permets de reproduire d'après la monographie de M. Jean COLIN, ayant pour titre : *Mgr L. Duchesne* (Rome, l'Universelle, 1922) et qui est vraiment très touchante. Le matin, durant la guerre, sur la petite terrasse de sa modeste villa, que de fois, je l'ai entendu proclamer avec fierté l'excellence du soldat breton : « Ça a été pour moi

tenu ; quelques restrictions dans nos manifestations extérieures, c'est tout ce que l'inclémence du temps a pu nous imposer. Pour l'ensemble, nous avons continué nos réunions et nos études. Nous allons les poursuivre avec plus d'ardeur que jamais. Au travail ! *Laboremus* ! ce mot d'ordre, donné à son lit de mort par un empereur romain, doit maintenant être la devise de tous les Français.

« On peut se demander, si dans les nouvelles conditions du monde, il y aura encore place pour des activités comme la nôtre, l'activité intellectuelle ; si la Démocratie, toujours plus envahissante, s'accommodera de nos recherches peu pratiques, orientées vers un passé dont il semble que l'on se désintéressera de plus en plus ? Un grand journal parisien a organisé une consultation sur le point de savoir jusqu'à quel point les temps nouveaux seront favorables à la recherche scientifique. J'ai noté, dans beaucoup de réponses, un accent d'inquiétude. On pouvait craindre que les savants ne soient gênés dans leurs études par l'insuffisance des installations matérielles et, en général, par l'indifférence du public pour les recherches de science pure.

« Cependant, le public le plus démocratique sait bien que de ces laboratoires, fermés aux préoccupations du dehors et du moment, sont sorties les découvertes les plus utiles ; celles de Pasteur notamment.

« Si l'on craint pour les recherches d'application utilitaire, que sera-ce pour nos études si détachées de la pratique ? Si l'on a des inquiétudes pour le bois vert de la

une grande joie de voir l'Italie rester à part du jeu, dit-il dans cette lettre, et je pense que vous en aurez été encore plus enchanté que moi. Ici les hommes partent sans barguigner. Pas de jactance, de la résolution calme et avec un ordre ! Un équipement neuf, soigné ; *ils sont beaux comme des astres, jusqu'à et y compris les territoriaux*. Les restants à regret s'organisent pour faire face aux nécessités. Il sort d'ici un professeur de Faculté, qui me dit avoir déjà moissonné deux jours durant et qui recommencera. Il faut bien que Diogène roule son tonneau. Aussitôt arrivé, je me suis mis à la disposition de mon curé à qui la mobilisation a enlevé presque tous ses vicaires. Il m'a assigné un confessionnal et je confesse. On fait ce qu'on peut. »

chimie et de la biologie, que sera-ce pour notre bois sec ?

« Eh bien ! je ne crains rien pour lui ; la démocratie a roulé et roulera encore bien des choses. Voyez les Américains : sans parler de leurs jeunes filles qui viennent, chez nous, se faire marquises et duchesses, notons chez les milliardaires le goût des œuvres d'art et des reliques du passé, un goût connu et redouté des antiquaires européens. Considérez encore le grand nombre des établissements scientifiques, universités, académies, sociétés d'enseignement et de publication dont l'Amérique est si féconde et vous ne craindrez pas, pour l'ensemble des études, ni l'épanouissement de la démocratie, ni son développement suivant les formes américaines, pour le cas où ces formes s'imposeraient chez nous. Nous pourrions nous américaniser sans nous en porter plus mal.

« Mais, est-il bien question de nous américaniser ? En dépit de tous les bouleversements, je crois que nous resterons ce que nous sommes depuis des siècles nombreux : des Français.

« Cette France si chère, que nous venons de sauver au prix de tant de sang, nous lui demeurons inébranlablement attachés. Et, dans notre amour pour elle, nous n'aurons pas égard à son seul présent. Notre reconnaissance s'étend à tout le glorieux passé qui supporte, qui explique la patrie actuelle. Nous sommes entrés dans la carrière, quand nos aînés n'y étaient plus ; mais ils furent, ces aînés, en d'autres temps, sous d'autres chefs, en d'autres conditions politiques et sociales. Leurs vertus a fait la France d'aujourd'hui ; leur poussière pourra se dissiper dans le lointain des siècles, mais leur trace ne s'effacera pas. Elle restera dans l'Histoire et, à cause de cela, l'Histoire nous sera chère. Longtemps encore les enfants de France nous inciteront à raconter :

Parlez-nous de lui, grand'mère !

« Lui, ce ne sera pas seulement le grand Napoléon. Lui, c'a été Actius et Geneviève, au temps des anciens Huns, c'a été Clovis, Charles Martel, Charlemagne, Philippe-Auguste, Saint Louis, Duguesclin, Jeanne d'Arc, Condé, Tu-

renne, Hoche, Marceau, Davoust. Lui, ce seront ceux d'à présent : Joffre, Foch, Castelnau, Gouraud, Mangin ; Lui, ce sera les multitudes immenses que symbolisent ces grands noms. Lui, ce sont à côté des guerriers, tous les Français, illustres ou non, qui ont su *tenir* dans les dernières et terribles épreuves, tous ceux qui, à travers les vicissitudes du passé ont maintenu et défendu notre existence nationale. Lui, en un mot, LUI sur qui les grand'mères ne cesseront jamais d'être interrogées, C'EST LE PAYS DE FRANCE.

« Et notre Société est au nombre des grand'mères les plus qualifiées pour répondre très spécialement sur le passé de ce glorieux coin de terre.

« Mais, quand même nous ne servirions pas à grand' chose, il faudrait nous consoler. On nous accordera bien que si nous ne sommes pas dans la catégorie des nécessaires, au moins sommes-nous dans celle du superflu. Or, il y a longtemps que le superflu a été déclaré chose très nécessaire. Même en état de pur luxe, nous aurions encore assez d'utilité pour justifier et sauvegarder notre existence.

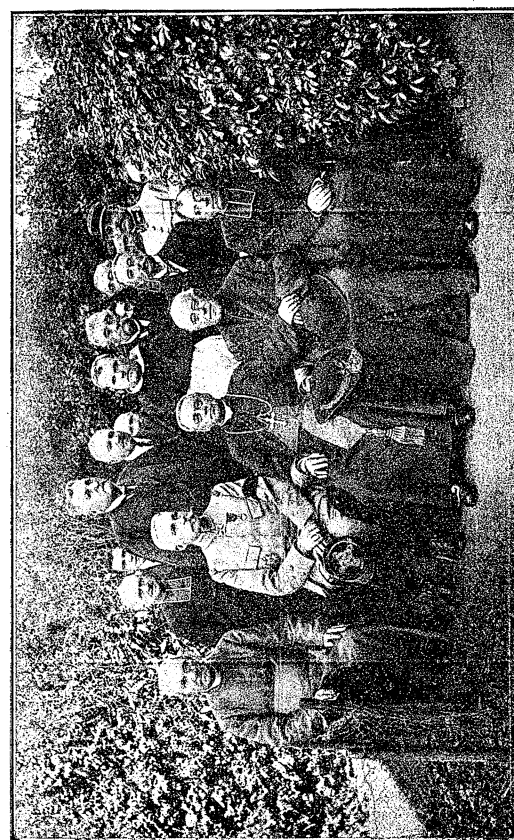
« Et elles étaient de Lui, elles aussi, ces fleurettes que le dernier printemps vit éclore là-bas, à Reims, sur le sol ravagé par quatre années de batailles. Elles s'épanouissaient gaiement entre les ruines des habitations humaines sur les débris des engins terribles, autour des arceaux écroulés de nos cathédrales. Que faisaient-elles sur ce théâtre d'horreur ? Rien ; elles ne labourent ni ne filent ; leur rôle, c'est d'être belles, plus belles que le roi Salomon dans sa gloire. Pourtant, de leur beauté triomphante, une leçon ressortait, un appel de la nature à la confiance, à la vie, au travail : « Faites comme nous, disaient-elles ; vivez, produisez ; que par vous la vie circule, que par vous elle se pare. Il n'y a pas de brutalités dont la beauté ne triomphe. Entretenez-vous de cet esprit et croyez que, de là-haut, le Père Céleste sourira à vos efforts. Vous ferez comme les fleurettes de Reims ; vous donnerez, en votre style, l'exemple du travail persévérant, indéconcertable, qui, sur quelque terrain qu'il s'exerce, restera toujours l'élément fondamental de la vie et de progrès. »

Il était fier aussi de constater que la Bretagne occupait

une place d'honneur dans le classement des provinces où la natalité subissait une moindre crise. Pendant la guerre, il considéra comme un devoir de se rendre, en qualité d'académicien et surtout de prêtre breton, à une cérémonie touchante aux environs de Rennes, au baptême solennel du vingt-deuxième enfant des époux Rozé, cultivateurs à St-Jacques. Une des dernières photographies qui aient été prises de lui le montre auprès du cardinal Dubourg, archevêque de Rennes, dans le jardin du presbytère de Saint-Jacques, le 15 septembre 1918. Il fut enchanté d'avoir entrepris ce petit voyage et il en parlait volontiers. Sa figure fine, souriante et malicieuse nous rappelle fort bien celui qui présidait avec tant de bonne grâce les séances solennelles de la Société Historique. Le groupe représente aussi d'autres célébrités et, à ce titre encore, il m'a paru utile d'en donner une reproduction¹.

Monseigneur Duchesne revint de Rome à Saint-Servan, le 17 juillet 1921. Il parut à ses amis un peu fatigué ; son pas « à la fois traînant et rapide » était devenu plus lourd et plus lent ; il avait été très péniblement impressionné par le bruit qui avait couru à Paris, de sa démission de directeur de l'Ecole d'Archéologie de Rome ou plutôt de sa demande d'admission à la retraite ; il affirmait à tous ceux qui l'approchaient sa volonté de retourner en Italie, au commencement de l'automne. Il avait eu avec le Saint-Père un entretien au cours duquel le Souverain Pontife, qui appréciait hautement Monseigneur Duchesne, lui avait dit : « Vous ne pouvez pas nous quitter : vous êtes un des monuments de Rome. » Et Mgr Duchesne, rapportant l'aimable propos du pape, de dire : « Je crois bien que le Saint-Père, en me regardant pensait surtout aux ruines de la Ville Eternelle. »

1. *Premier rang, de gauche à droite* : Mgr Hévin, curé de Saint-Sauveur de Rennes, Général d'Amade, commandant le X^e corps d'armée, Cardinal Dubourg, Mgr DUCHESNE, le recteur de St-Jacques de la Lande. — *Deuxième rang, de gauche à droite* : le curé de Bruz, le sénateur Jenouvrier, vice-président du Sénat, le parrain de l'enfant, le R. P. Janvier, prédicateur de Notre-Dame de Paris, M. Vatar, M. René Bazin, de l'Académie Française, l'officier d'ordonnance du général.



UNE DES DERNIÈRES PHOTOGRAPHIES DE Mgr DUCHESNE

Au centre le Cardinal DUBOURG
ayant à sa gauche Mgr DUCHESNE et à sa droite le Général d'AMADE, 15 Septembre 1918

Le 20 Août, il présidait encore la réunion de la Société Historique de Saint-Malo et rappelait avec une bonhomie charmante et en termes *couleur locale*, ce qu'il avait dit, l'année précédente, pour faire entrevoir sa retraite.

De sa première éducation, il avait gardé plus d'une empreinte et il employait avec plaisir des termes nautiques : « Au temps de la marine à voile, avait-il dit aux Malouins en 1920, quand le navire approchait du port, on le voyait progressivement diminuer sa voilure ; entré dans les passes, il serrait ses perroquets, puis venaient les basses voiles et les focs. On était en rade et l'ancre tombait ; ainsi en est-il de la vie ; dimanche dernier¹, en ne suivant pas la procession de la Mi-Août, j'ai serré mes perroquets et j'entends déjà la voix qui commandera « *Mouille !* » Alors je serai arrivé en ce lieu, où il n'y a plus de Société Archéologique.

Il avait tenu aussi à dire un mot de Chateaubriand : « Comme j'arrive de Rome (j'en arrive toujours, bien que je souhaite vivement n'en plus arriver), il est naturel que je cherche sur ce sol, si fouillé depuis tant de siècles, quelques traces des Malouins qui ont pu s'y faire remarquer ; le plus ancien, c'est saint Malo lui-même ; seul de tous les vieux saints bretons, il y est titulaire d'une église encore debout et desservie. L'origine de cette église m'a toujours intrigué ; il est sûr qu'elle existait au déclin du treizième siècle. Je soupçonne qu'elle n'est pas sans quelque lien avec le séjour que, pour des raisons fort connues, le bienheureux Jean de la Grille fit, un peu auparavant, à la Cour pontificale.

« Un souvenir plus récent, mais qui ne nous introduit pas dans le monde des saints, c'est celui de Chateaubriand.

1. Un jour de procession, à St-Servan, il faisait bonne brise : Mgr Duchesne présidait la cérémonie ; la haute mitre romaine, blanche, qu'il avait sur la tête, n'allait-elle pas être emportée par le vent ? Elle résista : « Vous voyez, dit Mgr Duchesne, aux prêtres qui l'entouraient à la sacristie de l'Eglise : « Je porte encore bien la toile, mais dame, sur le Naye, j'ai bien cru que j'allais démâter ! » Le Naye est une place de St-Servan, très exposée aux vents du large.

Nous lui avons, cette année, à Rome, dédié un monument et nous en projetons un autre ; le monument dédié n'est ni en marbre ni en bronze : c'est une Ecole secondaire, *le Lycée Chateaubriand*. A la fin de l'année, nous avons présenté des candidats ; les uns ont été reçus, les autres *collés*. C'est tout-à-fait comme chez nous.

« Il y a bien aussi, à St-Louis-des-Français, le tombeau de Mme de Beaumont ; c'est quelque chose ; mais, à certain point de vue, c'est peu... Sans avoir le cœur innombrable, notre *oncle du grand Bé*, l'eut plus nombreux que de raison. Pauline toute seule ne serait pas assez représentative : il faut que le perpétuel soupirant ait sa statue, son buste ou son médaillon¹. »

Monseigneur Duchesne se rendait donc parfaitement compte que l'heure de la retraite était venue ; mais il entendait retourner à Rome pour prendre, sans hâte, congé de ses amis et dire adieu à sa chère Ecole et à ses jeunes gens, comme il appelait les élèves. Si la mort ne l'avait pas frappé, il est infiniment probable qu'il serait revenu en Bretagne, dans les premiers jours de mai ou de juin 1922, Hélas ! la mort avança ce retour et, selon le mot de Chateaubriand, ce fut les pieds devant qu'il rentra dans sa petite patrie,

Souffrant d'une bronchite, il avait voulu, le matin de Pâques célébrer les saints mystères à l'Eglise S. Girolamo della Carità, comme il en avait l'habitude. Le mal s'aggrava ; une broncho-pneumonie se déclara et le vendredi 21 avril à 8 heures du soir, Monseigneur Duchesne rendait son âme à Dieu.²

1. Allocution prononcée, le 17 Août 1920, à la Séance solennelle de la Société historique et archéologique de St-Malo.

2. « Le jour même de sa mort, il avait eu la joie de recevoir la bénédiction spéciale du Saint-Père, qui, le Lundi Saint (10 avril 1922), lui avait accordé une longue audience particulière. » *Journaux de Rome*.

*Extrait du registre des actes de l'Etat-Civil
tenu en la Chancellerie du Consulat de France à Rome
pour l'année 1922*

L'an mil neuf cent vingt-deux et le vingt deux avril, à cinq heures du soir. — Acte de décès de DUCHESNE (Louis-Marie), âgé de soixant⁶

Le 2 mai, au crépuscule, le corps de l'éminent historien, après avoir été introduit dans la petite maison de la Cité par la porte du Génie, cette porte qui lui avait causé tant de joie, fut déposé dans le modeste cabinet de travail, qu'il avait quitté en octobre 1921 et, à l'aube triste et pluvieuse du jeudi 4 mai, fut transporté dans cette petite chapelle St-Pierre, à quelques pas de la maison, où, durant son séjour à St-Servan, il disait la messe, chaque matin, à 7 heures et demie.¹ Comme il l'avait ordonné, aucun dis-

dix-neuf ans, Protonotaire Apostolique, Membre de l'Académie Française, Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres et autres Sociétés savantes, Directeur de l'Ecole Française d'Archéologie à Rome, Commandeur de la Légion d'Honneur, né à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine) le treize Septembre mil huit cent quarante-trois, fils de Jacques Duchesne et de Anne-Renée Gourlay, son épouse, tous deux décédés, célibataire, demeurant à Rome et ci-devant à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine), décédé à Rome le vingt et un avril mil neuf cent vingt deux, à huit heures douze minutes du soir, au Palais Farnèse. Dressé par Nous, Consul de France à Rome, Officier de l'Etat-Civil, sur la déclaration à nous faite par M. Charles Roux (François-Jules) âgé de quarante-trois ans, Chargé d'Affaires de la République Française à Rome, Chevalier de la Légion d'Honneur et M. Fabre (Pierre-Paul-Guillaume-Denis), âgé de vingt-huit ans, Membre de l'Ecole Française d'Archéologie à Rome y demeurant, Chevalier de la Légion d'Honneur, amis du défunt qui ont signé avec nous après lecture.

(Signé) F. Charles Roux — Pierre Fabre — (L. S.)
Le Consul de France (signé) Gachet.

1. Une étude, publiée par M. J. Haize dans les *Annales de la Société Historique et Archéologique de Saint-Malo*, année 1907, page 177, démontre que la chapelle Saint-Pierre est formée par l'une des absides de l'ancienne cathédrale d'Aleth. Les fouilles, pratiquées en 1890, par Mgr Duchesne lui-même, et dont il rendit compte dans les *Mémoires de la Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine*, année 1891, prouvent que cet église était au style roman primitif ; elle comprenait une nef terminée aux deux extrémités par une abside ainsi que deux collatéraux. La cathédrale d'Aleth fut ruinée à une époque incertaine et des fouilles, faites en 1877 par M. Chevrement, permettent de dire qu'elle fut incendiée. L'abside Est, que l'on croit avoir été le chœur, une travée de la nef et la porte N. E. du collatéral Nord restées debout furent séparées des ruines par un mur et formèrent ainsi cette chapelle, dont l'entrée était à l'Ouest, dans le collatéral,

cours ne fut prononcé sur son cercueil ; seuls les chants liturgiques accompagnèrent sa dépouille mortelle à l'Eglise paroissiale et au cimetière. Ce fut très simple, très impressionnant, très beau. ¹

A la Révolution, la chapelle St-Pierre devint bien national et, en Août 1868, elle fut restaurée ; l'entrée qui avait été antérieurement percée au milieu du cintre de l'abside, ce qui avait permis d'appuyer le Maître-Autel contre le mur ouest, a été remaniée et est flanquée d'un portique du plus malheureux effet.

Mgr Duchesne aimait beaucoup sa chapelle. C'est là que, par la brumeuse matinée du jeudi 4 mai 1922, eut lieu la levée du corps, qui avait été transporté, quelques heures auparavant, du modeste ermitage de la Cité.

La maison a perdu son maître, mais la famille la conserve et l'entretient avec un soin pieux et touchant et s'occupe activement d'y rassembler tous les souvenirs laissés par l'illustre auteur de l'*Histoire de l'Eglise* et par le fidèle enfant de la ville de Saint-Servan.

1. « La population servannaise a fait hier à son illustre compatriote Mgr Duchesne d'émouvantes funérailles. C'est sur la place de la Cité, sous un ciel lourd de pluie, que le cortège s'est formé au son grêle de la petite cloche de la chapelle St-Pierre et sa dépouille mortelle s'en est allée, au milieu d'un immense concours de peuple, vers sa dernière demeure. Dès le matin, le cercueil recouvert des insignes de la prélature avait été transporté dans le chœur du modeste oratoire et exposé à la vénération des fidèles. A 10 heures précises, Mgr Gry, recteur de l'Université Catholique d'Angers procédait à la levée du corps, puis le cortège se mit en marche précédé d'un nombreux clergé. Le deuil était conduit par MM. Miniac, père et fils, assistés de M. le Chanoine Desrées, curé-doyen de Saint-Servan, les familles Colas et Rault ; les cordons du poêle étaient tenus par M. le Chanoine Campion, M. le docteur Labbé, M. Brouard, maire de Saint-Servan et M. Etienne Dupont, ami personnel de Mgr Duchesne. M. Gérard-Varet, recteur de l'Académie, représentait M. le Ministre de l'Instruction Publique. On remarquait aussi la présence de MM. Biard et Haize, adjoints au maire de St-Servan, de M. E. Herpin, président de la Société Historique de Saint-Malo, accompagné de tout le bureau et de très nombreux sociétaires, etc., etc.

Le service funèbre fut célébré par Mgr Mahé. A l'Evangile M. le Chanoine Gayet, archidiaque de Saint-Malo, monta en chaire et après avoir recommandé aux pieux fidèles l'âme du vénéré défunt et présenté les excuses de NN. SS. Charost, archevêque de Rennes, Le Fer de la Motte et Morelle, évêque de Saint-Brieuc, empêchés d'assister aux obsèques par les exigences de leur mission épiscopale, fit, en quelques mots éloquents et émus, l'éloge du grand savant, du saint prêtre et de l'homme de bien. L'absoute fut donnée par M. le doyen du Chapitre de

Il repose maintenant dans l'humble cimetière du Rosais, sur les bords même de la Rance, au penchant d'une petite falaise dont il pouvait apercevoir, de son vivant, sur sa chère terrasse de la Cité, le sommet onduleux, tout empanaché de grands arbres.

La sépulture de Mgr Duchesne est dominée par une croix ajourée en cuivre forgé, implantée dans un socle ; une épine vigoureuse orne le symbole du chrétien ; le mot FIDELIS se détache sur le croisillon, la pierre du tombeau, en fin granit de Lanhélin, porte cette inscription en lettres rouges :

MONSEIGNEUR
L. DVCHESNE
PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE
MEMBRE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
ET DE
L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS
ET BELLES LETTRES
DIRECTEUR
DE L'ECOLE FRANÇAISE
DE ROME
COMMANDEUR
DE LA LÉGION D'HONNEUR

S. SERVAN	ROME
MDCCCXLI	MCMXXII
R. I. P.	

L'endroit est charmant ; le Rosais est un de ces cimetières *presque gais*, pour employer l'expression d'un auteur qui a décrit ceux d'Oxford.

la Cathédrale de Saint-Brieuc et la dépouille de l'illustre prélat fut conduite jusqu'au cimetière de Lorette, où elle fut déposée dans le caveau provisoire, en attendant son transfert au petit cimetière du Rosais.

L. Boivin : Journal *Le Salut*, de St-Malo.
5 Mai 1922.

Le transfert du corps eut lieu le 7 juin 1922.

Nulle part, la nature n'est plus paisible, ni plus harmonieuse, que dans ce coin bien ensoleillé dominant l'embouchure du fleuve. A l'ouest, s'ouvrent les passes de Saint-Malo entre l'éperon granitique de la Vicomté, en Dinard et les flancs robustes de la presqu'île de la Cité en Saint Servan. Au printemps, dans cette crique abritée, se font entendre les premiers pépiements des oiseaux cachés dans les haies d'un hôpital du voisinage et les premières fleurettes naissent sur les gazons et dans les herbes de la colline boisée. Celle-ci s'arrête net sur le fleuve ; au pied du cimetière, s'étend une petite grève de cailloux roulés où se montrent, par endroits, des têtes de rochers couverts de goémones et d'algues marines. Du Rosais, l'œil charmé jouit d'un double paysage, celui des champs et des bois et celui de la mer ; on comprend que les corsaires du dix-huitième siècle aient choisi ce champ tranquille, blotti dans une des dernières petites anses de la rive gauche, pour y dormir leur dernier sommeil aux murmures des flots expirant sur la rive. Le tableau varié et harmonieux qu'y déroule la nature est sensiblement le même que celui de la terrasse de Solidor. S'il possédait encore les yeux de la chair, Mgr Duchesne retrouverait ces effets d'ombre et de lumière qui l'enchantèrent, de son vivant, lorsqu'assis sous sa tonnelle, il admirait l'estuaire de la Rance. Sa tombe modeste et simple ne rappelle en rien la sépulture orgueilleusement solitaire et nue de Chateaubriand. Il dort au Rosais, dans un champ où ont blanchi les ossements de nombreux hommes de mer, de ces hardis marins, ses ancêtres, dont

1. L'attachement de Mgr Duchesne à la terre natale a été très remarqué et très apprécié à l'étranger. M. le baron Frédéric de Hügel s'exprimait ainsi dans le supplément littéraire du « Times » 25 mai 1922 : « How well his last will and testament points to the deepest human roots and channels of his life and faith where it requires his burial, not in brilliant Paris, nor in majestic Rome, the scenes of his successes, his splendours and his sufferings, but, beside his mother, in the little Breton seaside Saint-Servan, where throughout his laborious storm-tossed life, he had always sought and found the peace and power of eternity. »

il exalta toujours la vie laborieuse et souvent héroïque ; il dort presque côte à côte, lui, le grand savant, auprès de pauvres gens, inconnus et ignorés, qui terminèrent, dans un hôpital, une vie de souffrances et de misères, touchante égalité dans la mort.

Un vieille femme de la Cité qui, toute sa vie, avait gagné son pain à la sueur de son front en faisant de rudes corvées, demandait, un jour, à l'une de ses voisines, un peu plus instruite qu'elle, et comme elle indigente, pourquoi Mgr Duchesne était si connu et si estimé : « C'est qu'il a beaucoup travaillé », lui répondit sa voisine. Le lendemain de cette explication, elle rencontrait Mgr Duchesne, dans le petit sentier, qui conduit à l'ermitage et aux glaces de la Cité. Elle ployait sous le faix d'un fagot, très lourd pour ses soixante quinze ans : « Ah ! Monseigneur, s'écria-t-elle, en s'effaçant pour laisser passer le bon prêtre, — Ah Monseigneur ! on aura bien travaillé tous les deux sur cette terre ! On aura, bien sûr, une belle place dans l'autre monde. »

Ceux qui ont connu Monseigneur Duchesne vous diront que la réflexion de la vieille femme de la Cité dût l'émouvoir profondément.

ETIENNE DUPONT.